

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

N° 2924

SAMEDI 11 MARS 1899

La reproduction des matières contenues dans L'ILLUSTRATION est interdite.

Prix du Numéro : 75 centimes.

L'ILLUSTRATION ne publie d'insertions payantes que dans l'emplacement réservé aux annonces, sur les feuilles de garde et de couverture paginées à part.

ABONNEMENTS

FRANCE

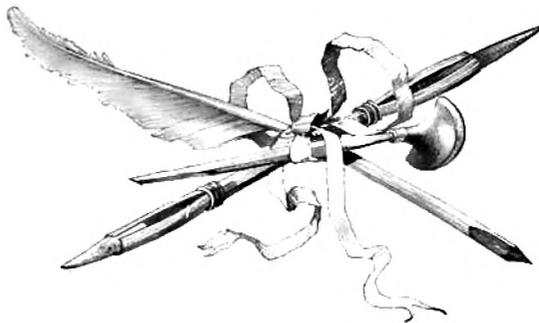
PARIS, DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE

Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. — Trois mois, 9 fr.

ÉTRANGER

PAYS FAISANT PARTIE DE L'UNION POSTALE

Un an, 44 fr. — Six mois, 22 fr. — Trois mois, 11 fr.



PARIS

BUREAUX : 13, RUE SAINT-GEORGES

TROUSSEAUX 1.500 F
 TROUSSEAUX 2.000 F
 TROUSSEAUX 3.000 F

GRANDE MAISON DE BLANC

6, BOULEVARD DES CAPUCINES, 6 - PARIS

TROUSSEAUX 5.000 F
 TROUSSEAUX 8.000 F
 TROUSSEAUX 10.000 F

ACATÈNE
 SUR
PNEUMATIQUE
 "LABRADOR"
METROPOLE

DENTS BLANCHES
 Pâte
Dentifrice Glycérine
S'en servir une fois c'est l'adopter.
GELLÉ FRÈRES, Parfumeurs
 6, Avenue de l'Opéra, PARIS

L'ÉCONOMIE PAR LA QUALITÉ

F. PINET

44, Rue de Paradis, 44, PARIS

CHAUSSURES
 QUALITÉ SUPÉRIEURE

Se trouvent dans les principales maisons de toutes les villes.
 Envoi Franco du Catalogue

La Reine de Besançon MONTRE DE PRÉCISION
 A LA MAISON DE CONFIANCE
 FABRIQUE D'HORLOGERIE
A. BARTHET, à Besançon (Doubs),
 Horloger de la Marine.
 MÉDAILLE D'OR, BOUSSEAU 1925.
 Tout argent 15^{fr}; Nickel, depuis 5^{fr}.
 FABRICATION IRREPROCHABLE
 Spéc. à Chronomètres avec Bulletin d'Observatoire, par les fabricants de France.

MARIAGES

Les plus belles chemises de cérémonies se trouvent à la
GRANDE CHEMISERIE de L'HOTEL-DE-VILLE
 PARIS — 68, rue de Rivoli. — PARIS

LE GRAND VIVIER DE ROSCOFF expédie
LANGOUSTES, HOMARDS, TURBOTS
 1^{er} choix, par colis post. dans toutes directions, aux prix
 les plus modérés. — Fraicheur garantie. — Adresser
 lettres et commandes : **BLONDEAU, ROSCOFF.**

LA SEMAINE COMIQUE, par Henriot.



En province :
 — Vous étiez à Paris... Il paraît
 que ça a été splendide?
 — Magnifique... un soleil... une
 foule... il n'y manquait que des con-
 fetti...



— Les affaires ne marchent pas.
 — Il faut faire de la publicité!
 — J'en fais... l'autre jour j'ai
 envoyé une couronne...



— C'est papa qui l'a dit : M. Félix
 Faure est au ciel et M. Loubet
 est à l'enfer.



— Ce que vous vouliez dire à M. le
 président de la République est im-
 portant?
 — Je vous crois... je tenais à lui
 dire que c'était moi, hélas! qui four-
 nissais les guêtres blanches...



— Qu'est-ce qui sépare la France
 de l'Espagne?
 — Le caractère de ses généraux.

LA PIÈCE 6^{fr}

RASOIR MAJESTY
 Rasoir Agréable, Garantie Supérieure.
 Le plus apprécié par les Voyageurs.
 — EN VENTE PARTOUT. — AGENS : Léon PELLERAY, Paris.

BIÈRE F. POUSSET
 10, Rue Say, Paris
 Ci-devant : 42, Rue La Peletier.
R. CADRO, Succ^r

LIVRAISONS À DOMICILE
 en Futa ou par Paniers de 15 bott.
 Téléphoner (n^o 153-154) 2
F. POUSSET, Bière en Gros
 10, Rue Say
 LA BOUTEILLE : 0,75

VERRES ISOMETROPES
 EXPERIENCE FAITE PAR
 LES RAYONS X

Avec le verre ordinaire
 les fluorescences troublent la vue.

Avec le verre isométrique
 aucun trouble de la vue.

Seul Dépôt à PARIS : **FISCHER, 19, Avenue de l'Opéra.**
 Prix 6^{fr}. LA PAIRE 10^{fr}. — EXIGER LA MARQUE

SI VOUS TOUSSEZ COQUELICOTS JOHN TAVERNIER
COQUELICOTS JOHN TAVERNIER
 LES SEULS EFFICACES

REFUSEZ LES CONTREFAÇONS. Les tablettes
 COQUELICOTS MARQUÉS AU NOM de l'inventeur
 JOHN TAVERNIER sont SEULES EFFICACES contre le rhume.

GOUTTE, RHUMATISME, GRAVELLE URIQUE
 Guéris par simple application
REMÈDE EXTERNE
ARTHRITINE
 DÉPÔT pour la vente au détail
 Ph. D^r LAFAY, 54, Chaussée-d'Antin, et princ. pharm.
 Prix du flacon, 10 fr. — Demi-flacon, 5,50
 DÉPÔT GÉNÉRAL, vente en gros, 51, rue Spontini

POUR MAIGRIR Thyroïdine Bouty
 NOTICE FRANCO Laboratoire : L. R. Châteaudun, Paris

GRAND CHIEN MODÈLE
 Maison AARON
 19, rue de Bois, LEVALLOIS-PERRET

VENTE DE CHIENS
 De toutes races
 Fournisseur des Cours de RUSSIE, d'ESPAGNE, PORTUGAL, etc.

Fruit laxatif rafraîchissant
 contre
CONSTIPATION
 Hémorroïdes, Bile, Embarras
 gastrique et intestinal, migraine
 en provenant

TAMAR INDIEN GRILLON

Vente en Gros : 33, rue des Archives, Paris
 Détail dans toutes les Pharmacies

PURETÉ ABSOLUE AROME EXQUIS

CAFES CARVALHO

EN VENTE
 par boîtes cachetées dans toutes les bonnes Maisons.
 Exiger le Nom et la Marque — SAISON SOCIAL : 26, Rue Cadet, Paris.

NEURALGIES MIGRAINES — Guérison
 immédiate par les
PILULES ANTI-NEURALGIQUES DU D^r CRONIER
 Boîte : 3 fr. (envoi fr.) — Ph^o 23, Rue de la Monnaie, Paris.

SANTÉ et FRAICHEUR
 assurées
 par l'usage pour la TOILETTE de
PHÉNOL-BOBŒUF
 1 & 2 cuillerées par litre d'eau.
 60 ANS de SUCCÈS. RECOMP. MONTYON
 Médaille d'Honneur. — Partout 1^{fr} 50

SI VOS CHEVEUX TOMBENT
 Faites usage du
PETROLE HAHN
 Parfumeurs, Coiffeurs,
 Pharmaciens, Parfumeurs, Coiffeurs.
 PARIS, L. FÉRET, 20-22, Rue Richer.
 LYON, VIBERT, Concessionnaire Général.

DIABÈTE guéri
 radicalement
 par la
MIXTURE ANTI-DIABÉTIQUE MARTIN
 Avec cette mixture, point de régime à suivre.
 (Le malade boit et mange ce qui lui plaît.)
 Brochure explicative gratis et franco sur demande à
 M. C. MARTIN, Pharmacien de 1^{re} Classe, à Sarlat (Dordogne)

Ordonnance du Corps Médical
TRAITEMENT le plus efficace de
L'ASTHME
 par la Poudre de D^r CLÉRY, de MARSEILLE
 Envoi gratis d'une boîte d'essai.

24^e ANNÉE 1^{er} par AN

Renseignements
 sur
 toutes Valeurs

Publication
 de
 tous les Tirages

LA BOURSE POUR TOUS

JOURNAL FINANCIER HEBDOMADAIRE
 27, Boulevard Poissonnière, Paris.

PÂTES ALIMENTAIRES
 AU
CHAR DE CÉRÉS

EXIGER LA MARQUE SUR TOUTES LES BOITES

AFFECTIONS DES BRONCHES **SIROP et PÂTE de PIERRE LAMOUREUX** **AFFECTIONS DE LA GORGE**
 Entrepôt Général : 45, Rue Vauvilliers, PARIS (près l'Église Saint-Eustache). — Dépôt dans toutes les Pharmacies.

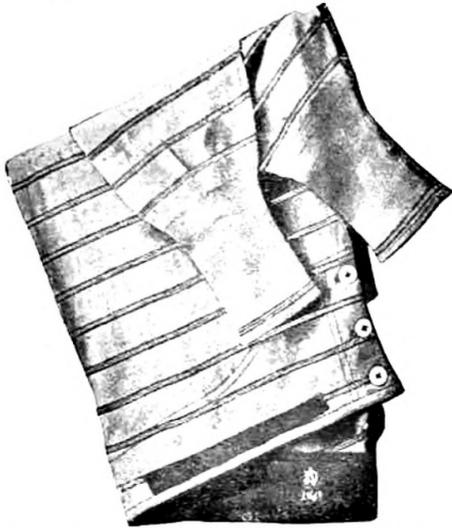


ROYAL HOUSE

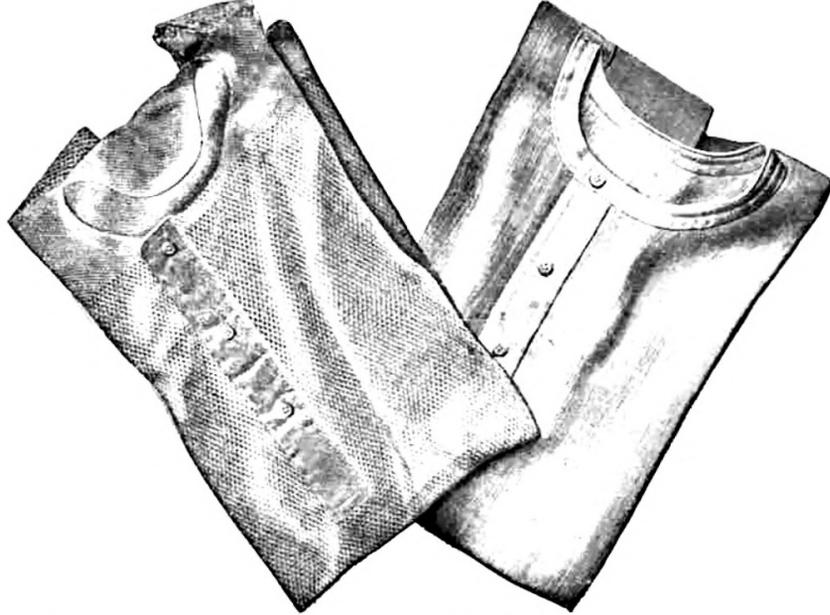
A. LABBEY

5, PLACE DE LA BOURSE. — 24, RUE DE LA BANQUE

Crossesaux de Luxe pour Hommes et Jeunes Gens



625. — Coton sur fond bleu, rayures or ou rouge.
7 fr. 75

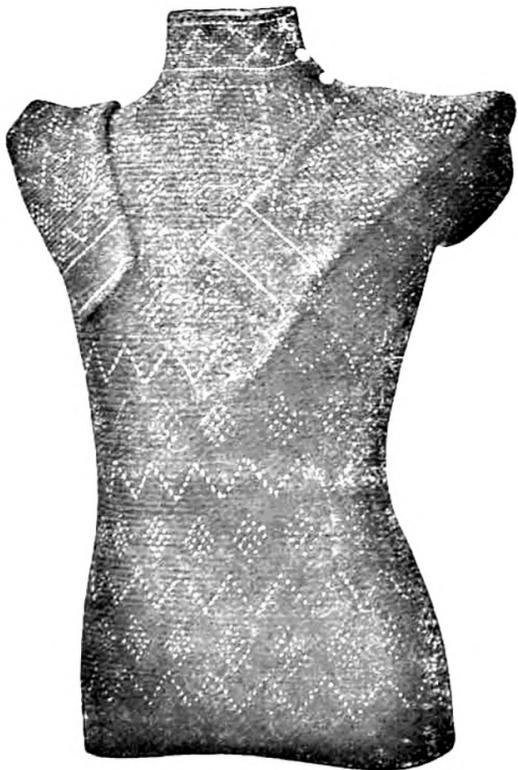


420. — Gilets laine, à jours. 5 fr.
— Mi-soie — 6 fr. 50
1/2 manches.

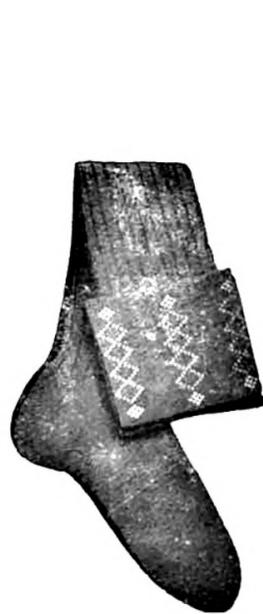
414. — Crêpes sans manches..... 5 fr. 75
— 1/2 manches..... 6 fr. 75
— Manches longues..... 7 fr. 75



626. — Gilets coton sur fond bleu, rayures or ou rouge.
Manches ou 1/2 manches. 6 fr. 75



613. — Laine très belle qualité fond noir. 12 fr. 75



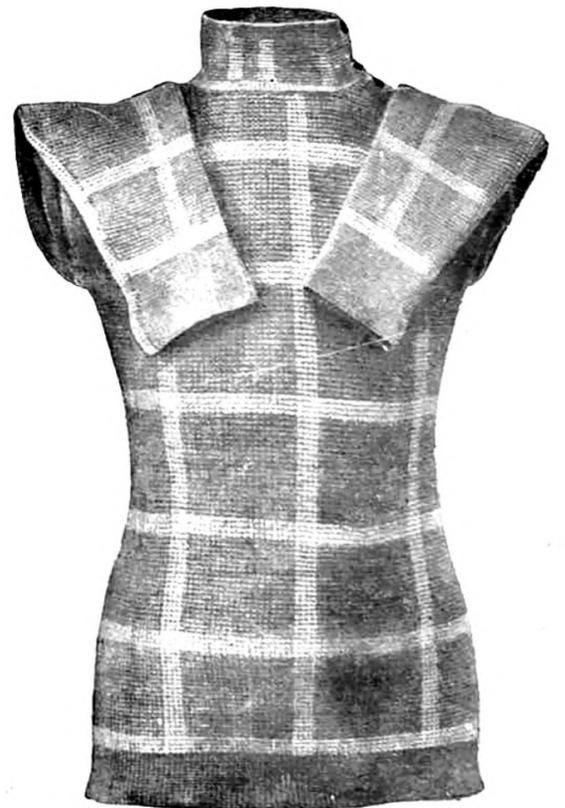
618. — Fil d'Écosse noir.
Revers dessins broderies.
8 fr. 50



616. — Coton noir
revers laine.
6 fr. 75



617. — Coton noir.
Revers dessins broderies.
5 fr. 50



614. — Ecosse Qualité extra. 16 fr.



418. — Fil d'Écosse sur fond noir.
9 fr. 50



422. — Coton India Gauze. Blanc.
Gilets manches longues. La boîte de 6..... 25 fr. 50
— 1/2 manches..... 22 fr. 50
Caleçons..... 27 fr. "



419. — Fil d'Écosse sur fond noir.
Manches ou 1/2 manches..... 8 fr. 50

*Le Catalogue illustré est adressé franco sur demande. — La Maison n'a de succursale ni à Paris ni dans les Départements.
Nos expéditions se font contre remboursement, et franco au-dessus de 25 francs.*

QUESTION PROTOCOLAIRE
 Lorsqu'on vient d'installer un Président nouveau :
 « Quel savon prendrons-nous ? » dit-il au protocole.
 Et Crozier, simplement : « La question est drôle !
 Le règlement prescrit toujours l'exquis Congo. »
Jules Beril au parfumeur Victor Vaissier.

BLANCHISSEZ VOS TRAITES BISTRÉS,
 rajeunissez-les instantanément à l'aide de la *Fleur de Péche*, poudre de riz essentiellement hygiénique de la *Parfumerie exotique*, 35, rue du 4-Septembre. Boîtes à 3 fr. 50 et 6 fr. Franco mandats-poste 50 cent. en plus. — Eviter les contrefaçons.

NE TEIGNEZ PAS vos cheveux avec des eaux, mais recolez-les à sec avec la *Poudre Capillus*, Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre, 5 fr. franco mandat 7.50.

J. TRAVAUX MANUELS 23, Quai Voltaire, PARIS. Catalogue gratuit.

Vin de Vial
 ALIMENT PHYSIOLOGIQUE COMPLET

Le rôle thérapeutique du Vin de Vial est d'assurer la nutrition pendant la maladie et le rapide relèvement des forces dans la convalescence; pour les anémiques, les adolescents et les vieillards, c'est l'Aliment rénovateur par excellence.

LITS, FAUTEUILS, VOITURES et APPAREILS MECANIQUES
 Pour Malades et Blessés

DUPONT FABRICANT BREVETÉ S. G. D. G.
 Fournisseur des Hôpitaux.
 10, Rue Hautefeuille, PARIS

Envoi Franco du Catalogue contenant 330 Figures

Transport du lit au fauteuil. Voltaire articulé avec tablette pour malade oppressé

FARINE LACTÉE NESTLÉ



ALIMENT COMPLET POUR LES ENFANTS

MAISON H. NESTLÉ - A. CHRISTEN
 16 Rue du Parc-Royal, PARIS
 Dépôt dans toutes les Pharmacies et grandes Epiceries.

Le Moteur Loyal. 204, Rue St-Maur, Paris.



QUINQUINA DUBONNET
 Apéritif, Tonique et excite l'Appétit. — Se trouve partout.

SOCIÉTÉ SUISSE
 d'ASSURANCES GÉNÉRALES
 SUR LA VIE HUMAINE

1857
 Assurances Vie - Dotales - Rentes Viagères
 PARIS, 97, Rue Saint-Lazare.

SULFURINE BAIN SULFUREUX SANS ODEUR
 Hygiénique, Fortifiant, Antirhumatismal



Souplesse et Beauté de la Peau
 Le bain de Sulfurine peut être pris chez soi, sans baignoire spéciale. — Prix: 1 fr. 25
 Ph^o LANGLEBERT, 55, F. des Petits-Champs, Paris et les Phies

Recueil général des Tarifs des Chemins de fer de l'Algérie et de la Tunisie pour les transports à grande et à petite vitesse des voyageurs, marchandises, messageries, valeurs, denrées, voitures, animaux, etc., établi d'après les documents officiels. Un volume in-4 Jésus, avec une belle carte des chemins de fer de l'Algérie et de la Tunisie, prix 6 francs.
 En vente à la LIBRAIRIE CHAIX, rue Bergère, 20, Paris.

UN HASARD PROVIDENTIEL

vient de faire découvrir, dans un vieux couvent de Jérusalem, un manuscrit renfermant les Recettes de ces merveilleux Remèdes des Templiers, ayant obtenu jadis ces guérisons presque miraculeuses (dans les Maladies de Poitrine, de l'Estomac, de la Vessie, du Cœur, de la Peau, la Goutte, les Rhumatismes, l'Anémie, la Chlorose, etc., etc.) qui font encore l'étonnement des Savants de ce siècle. Ni poisons, ni produits nuisibles n'entrent dans la composition de ces remèdes, si simples qu'ils permettent à chacun d'être son propre médecin et celui de sa famille.

M. MALAPERT, à Maiche (Doubs), dépositaire de ce précieux manuscrit, prenant pour sienné la devise de ces moines médecins, offre la brochure explicative à toute personne qui joint à sa demande, 0 fr. 45 c. en timbres-postes.

SACHETS-FLEURS
 ORIZA L. LEGRAND

Le Parfum des Fleurs-Sachets est trop concentré pour être respiré comme celui des Fleurs naturelles. — Le but visé est de parfumer les Appartements et les objets soumis à leur contact.

Parfumerie L. LEGRAND, 11, Place de la Madeleine, PARIS

LE VÉRASCOPE
 BREVETÉ EN TOUS PAYS

ou Jumelle stéréoscopique
 MERVEILLE PHOTOGRAPHIQUE inventé et construit par JULES RICHARD ingénieur-constructeur Fondateur et Succ^r de la Maison RICHARD Frères 8, impasse l'essart - PARIS -

Prix: 175 fr. — Envoi franco de la Notice illustrée

LAURENOL
 LE MEILLEUR ANTISEPTIQUE

GUÉRIT: Plaies, Ulcères, Brûlures, etc.
 INDISPENSABLE POUR LA TOILETTE DES DAMES
 Le plus Puissant Désodorisant
 LE MEILLEUR MARCHÉ

Toutes Pharmacies — Bureau: 8, rue Hérodote, PARIS

LAURENOL



Ah! Ah! la goutte!...
 pincée! enfoncée!! noyée!!!

LA GRANDE SOURCE
 de
VITTEL

doit être à tous les repas, l'eau de régime des
ARTHRITIKES
 Goutte - Gravelle - Diabète
 Calculs et Sables biliaires

ORGUES 81, Rue Lafayette
ALEXANDRE PARIS
 Catalogue illustré franco

SOULAGENT IN STANTANEMENT
 ASTHME, SIFFLEMENTS, GOUTTES de TOUX, PLUS de NUITS AGITÉES
 3^e l'Étal de 35, Ph^o BÉRAL, 1, R. de la Paix, Paris
 Échantillon franco sur demande.

PRESSÉS
 POUR IMPRIMER SOI-MÊME
 Ecriture, Plans, Dessins
 48 ANNÉES DE SUCCÈS
 Médailles à toutes les Expositions
 Demander Spécimens et Prix
 10, Doyen des Libraires de France
 RAGUENEAU, 11, R. des TOURNELLES, PARIS

DIABETE. Sucre Edulcor LE SEUL PERMIS

ERNEST DIAMANT du CAPITATION
 le plus brillant et le plus dur PARFAITE
 Boulevard des Italiens, 24. — PRIX BON MARCHÉ

PARFUM des FEMMES de FRANCE
 VIVILLE, 24, Avenue de l'Opéra, PARIS.

ASTHME Catarrhe de la Gorge et la Poitrine
 Boîte 2 fr. — Par 10 Boîtes 18 fr. — Par 20 Boîtes 32 fr. — Par 30 Boîtes 45 fr. — Par 40 Boîtes 58 fr. — Par 50 Boîtes 72 fr. — Par 60 Boîtes 85 fr. — Par 70 Boîtes 98 fr. — Par 80 Boîtes 112 fr. — Par 90 Boîtes 125 fr. — Par 100 Boîtes 138 fr.

JAMBON MARQUE "GENUINE"
 Emiser la Marque **COLEMAN**

CHRONOMETRE "Le Royal"
 Remontoirs laque de Pebrinon avec 9⁰⁰⁰ de Garantie 10 ans
 Acier 21'50; Vieux Arg. 22'50; Arg. 28'50
 Envoi DIRECT de L'UNION FRANÇAISE des OUVRIERS HORLOGERS de BESANÇON
 Catal. illustré gratuit et F^o sur demande.
 DIRECTION: 2, Rue St-Antoine, à BESANÇON.

CHAPEAU LEON INVENTEUR du **CHAPEAU LIEGE** ANTI-NEURALGIQUE. 35 GR^{mes}. — PARIS. VICHY. NICE. MONTE-CARLO. **LEON**, 21, Rue Daunou, PARIS.



Eau Dentifrice
 DU DOCTEUR PIERRE
 8, PLACE DE L'OPÉRA
 PARIS

PRÉPARATION HYGIÉNIQUE
 CÉLÈBRE PAR SES QUALITÉS
 Antiseptiques et Aromatiques
 EN VENTE PARTOUT

LA VUE CONSERVÉE
 et AMÉLIORÉE par les LUNETTES et PINCE-NEZ à DEROGY, Opticien
VERRES ACHROMATIQUES 31 et 33, Quai de l'Horloge, PARIS.

MANUFACTURE SPÉCIALE
 D'APPAREILS & ACCESSOIRES
 POUR LA PHOTOGRAPHIE
 de Stéréoscopes et Monocles

H. MACKENSTEIN
 15, rue des Carmes, 15, PARIS
 FOURNITURE GÉNÉRALE
 Envoi du Catalogue sur demande.

CLASSEURS-GLOBE pour lettres, en toutes dimensions et prix variant de 5 FRANCS à 1,000 FRANCS.
BUREAUX DERBY à fermeture ondulée et articulée enclanchant tous les tiroirs.
FAUTEUILS A BASCULE.

H.-P. MOORHOUSE
 29, rue des Pelites-Écuries
 PARIS

Catalogue sur demande. Fabrication américaine.



EAU DE TOILETTE
 LUBIN
 PARIS

PARFUMERIE LUBIN
 11, Rue Royale, Paris.

LOUIS SOURY
 FABRICANT BIJOUTIER, JOAILLIER ORFÈVRE, HORLOGER
 2, Place de la Madeleine. — Valisette 30, Rue de Provence

L'ILLUSTRATION

LA CATASTROPHE DE TOULON



Effets de l'explosion sur des arbres situés aux environs de la poudrière N° 1. — (Phot. M. Bar.)



Un groupe de maisons de Lagoubran. — Phot. M. Bar. — (Voir l'article, page 153.)

COURRIER DE PARIS

La semaine dernière, j'ai passé quarante-huit heures à une soixantaine de lieues de Paris. La petite ville laborieuse et paisible, se mirant dans sa rivière claire bordée de peupliers, semblait absolument étrangère à toutes nos agitations. Cependant, j'y rencontrai quelques personnes très averties, qui m'entreprirent au sujet des derniers événements politiques. J'avais la prétention de fournir à ces provinciaux des informations de première main : quelle présomption ! C'est de leur bouche que je reçus une leçon d'histoire contemporaine.

— Ah ! Monsieur, me dit l'un d'eux, vous devez avoir besoin de vous reposer dans notre tranquille cité, après les terribles journées auxquelles vous avez assisté.

Et, comme j'esquissais un geste de surprise :

— Ces Parisiens, continua-t-il, affectent de ne s'étonner de rien : mais nous savons à quoi nous en tenir. Nous lisons les journaux, Monsieur !...

Alors, pour me montrer à quel point il était bien informé, il me dépeignit en traits puissants, l'aspect sinistre de Versailles, le jour du Congrès, la terrible émeute déchaînée dans la capitale par l'élection de M. Loubet ; il me raconta le complot formidable couvant dans les flancs du volcan sur lequel naviguait imprudemment le char de l'Etat, les conspirateurs démasqués, les perquisitions domiciliaires révélant des choses !...

J'étais tellement abasourdi en présence de ce fantastique tableau où, par une anomalie contraire aux lois ordinaires de l'optique, la distance produisait un effet de grossissement, que, moi qui arrivais de Paris, j'avais l'air d'un revenant de Pontoise.

— Ne pensez-vous pas, murmurai-je timidement, qu'il y a en tout cela quelque exagération ?

Mais mon interlocuteur, très sévère :

— Vous autres, vous êtes vraiment insupportables, avec votre scepticisme !

Il avait peut-être raison.

« Malgré les temps troublés que nous traversons... » telle est, depuis plus d'un an, une des formules adoptées par les réclamisistes habiles à forcer l'attention du public en serrant de près l'actualité. On nous apprend ainsi que, malgré ces temps troublés, les amateurs préfèrent toujours l'apéritif Machin à tous les produits similaires, que les romans du célèbre Chose ne comptent pas un lecteur de moins, etc., etc.

S'il fallait prendre au pied de la lettre ces affirmations optimistes, la période historique « que nous traversons » serait tout à la fois profondément troublée et extraordinairement prospère. Simple coïncidence ou relation de cause à effet, il y aurait là un phénomène digne d'exercer la sagacité des économistes. Mais les données du problème manquent peut-être un peu d'exactitude, et c'est pourquoi, je crois, il est oiseux d'en chercher la solution.

La réclame, sans doute excellente pour faire prendre une pâte pectorale en affirmant une supériorité qui n'est pas contrôlable, se dépense parfois en efforts coûteux et inutiles dès qu'il s'agit de nous imposer un homme, grand artiste ou grand écrivain. Sur la foi des journaux, nous avons cru à la venue d'un musicien génial qui allait tout bouleverser dans son art et nous inonder de torrents d'harmonie. L'abbé Perosi arrivait précédé du tonnerre d'applaudissements que ses messes et ses oratorios avaient fait éclater en Italie. On le disait tout jeune, — vingt-cinq ans à peine, — et déjà père d'une œuvre immense. Bach, Hændel, Palestrina, Pergolèse et Wagner lui-même, du séjour des ombres heureuses, leur dernière demeure, envoyaient un salut de respect au jeune maître qui résumait enfin dans une forme immortelle l'art sublime dont ils avaient exprimé les premiers balbutiements...

Après audition du chef-d'œuvre, il a fallu déchanter : *La Résurrection du Christ* n'a pas produit, au Cirque-d'Été, l'impression foudroyante qu'on en attendait, et voici le maestro passé au rang de musicien « intéressant » et « en somme très estimable surtout à cause de sa sincérité ».

— Monsieur l'abbé, il me semble qu'un bon éreintement préventif vous eût été plus profitable. Demandez plutôt à vos compatriotes Mascagni et Puccini. Pour avoir été déclarées à l'avance

œuvres futiles et de médiocre écriture, *Carallera Rusticana* et la *Vie de Bohème* ne s'en portent pas plus mal.

Je pense, d'ailleurs, avec Joseph Prud'homme, que la réclame est une arme à deux tranchants ; à la manier maladroitement on risque de se couper les doigts. C'était trop, vraiment trop de tapage pour un oratorio, dans une ville où les chefs-d'œuvre de la musique religieuse ne trouvent pas d'auditeurs, quand par hasard on essaye de les faire entendre.

Et puis je ne trouve pas que la publicité ait été judicieusement employée. En France, nous ne nous laissons pas prendre aux gros coups de tam-tam, aux inondations subites d'annonces dithyrambiques. La réclame porte tous ses fruits, chez nous, quand elle procède avec discrétion et continuité. L'abbé Perosi eût dû s'inspirer de l'exemple de l'illustre virtuose Paganini. Le « Diou » du violon s'était fait annoncer pendant trois ans avant de venir donner son premier concert ; et il ne jouait pas d'oratorios, et il était en réalité un dieu dans son genre.

On a été surpris, sinon choqué, de lire sur l'affiche des Variétés le nom de M. Henri Lavedan, suivi de la désignation de la qualité dont il a été fraîchement orné : membre de l'Académie française. Pourquoi pas ? Les collègues de l'auteur de *Vieux Marcheur* ne sont-ils pas en général de vieux messieurs plus aptes que d'autres à goûter la saveur des imaginations du nouvel élu ? Rien d'extraordinaire à ce que M. Lavedan ait placé son ouvrage sous l'invocation de l'Académie. C'était politesse due à l'illustre compagnie qui lui fit l'honneur de l'admettre « dans son sein » ; c'était en outre une façon galante de l'initier à la connaissance de certains mots, peut-être un peu déviés de leur sens habituel, et dont l'Académie ne doit pas ignorer le dernier avatar. Que penseraient de son dictionnaire, dans deux ou trois siècles, époque présumée de l'impression de la lettre M, si le symbolisme élevé de l'épithète : *Marcheur* (vieux) n'y était pas commenté avec la hauteur coutumière aux rédacteurs de cet imposant ouvrage ?

Nos descendants auront d'autant plus besoin d'être exactement renseignés à ce sujet que le mot n'est sans doute pas appelé à survivre à l'époque qui l'a vu naître. Du train dont marchent nos jeunes artério-scléreux, il n'est pas probable qu'ils fassent souche de « vieux marcheurs ». Hâtez-vous donc, Messieurs de l'Académie, d'aller vous instruire aux leçons, si amusantes d'ailleurs, de votre nouveau collègue.

M. le duc de Broglie, de l'Académie française, est de ceux que la nouvelle pièce de M. Henri Lavedan, académicien, n'a probablement pas satisfaits. Et l'on cite de lui une parole plutôt dure, et qui n'est pas dure que pour M. Lavedan.

C'était à la Comédie-Française ; on parlait dans un groupe où l'éminent écrivain se trouvait, des dernières pièces jouées, le *Berceau*, *Othello*.

— Gens de talent, assurément, fit le duc avec le petit ricanement qu'on connaît ; gens de beaucoup de talent, mais dont l'Académie ne voudra pas... Il n'y a pas de saletés dans leurs pièces.

Notre gouvernement, dit-on, refuse à Ranavalô l'autorisation de visiter Paris, avant son internement en Algérie. J'aime à croire que cette visite n'est que différée et qu'en retenant à Marseille, ces jours-ci, la reine de Madagascar, on a voulu simplement lui épargner l'humiliation de voir les Parisiens partager leur curiosité entre une Majesté authentique, quoique déchue, et la reine pour rire de la Mi-Carême. Si le désir exprimé par l'ex-souveraine se heurtait à une interdiction définitive, il n'y aurait plus qu'à prononcer la faillite de la vieille galanterie française.

Malgré l'incontestable et légitime influence de M. Rodin sur la statuaire moderne, nous avons encore des sculpteurs qui sculptent, j'entends des artistes qui se complaisent à l'œuvre entreprise, ne la lâchant et ne la montrant que lorsqu'il n'y a plus un coup de ciseau à donner. M. Barrias est du nombre ; il compte exposer au salon de cette année, à la date anniversaire de la naissance de notre grand poète lyrique, un Victor Hugo complètement extrait de sa gaine de marbre, et entouré des figures symboliques de l'Épopée, du Drame, de l'Ode et de la Satire qui lui font cortège.

On critiquera sans doute beaucoup ce bel ensemble sculptural ; les snobs ne pourront pas s'extasier sur les sous-entendus qu'eux seuls compren-

nent, puisqu'il n'y aura pas de sous-entendus. Victor Hugo nous sera montré tout entier, dans la parfaite intégrité du corps qu'il eut de son vivant : ce ne sera ni un cul-de-jatte, ni un manchot ; il n'aura pas l'air d'un prisonnier du rocher de Guernesey, en rupture de bloc. De la sculpture en relief plein, alors ? Hélas ! oui.

Au concours agricole, dans un groupe d'éleveurs notoires.

— Et l'ami X... fait quelqu'un. Pourquoi n'est-il pas venu, cette année ?

Un concurrent, tirant une bouffée de sa pipe :

— Il n'ose pas. Il paraît qu'il a beaucoup maigri.

Un peu plus loin, deux critiques connus se promènent le long des cages où gloussent les dindons magnifiques, où chantent, piaillent, roucoulent les volailles et les oiseaux de toutes provenances, et de tous formats. C'est un vacarme charmant, et comme un épanouissement de vie joyeuse.

L'un des deux hommes se penche à l'oreille de l'autre :

— Et dire que nous allons [...] de la peinture à la place de tout ça !

Avançons toujours...

Dans une salle où la volaille fait défaut, des hommes sont assis, tête nue, autour d'une tribune où s'agit un monsieur à figure triste et rasée. Le monsieur parle, parle, au milieu du vacarme, et sa voix aigre domine difficilement tant de cris d'animaux. Il a très chaud ; son pince-nez lui glisse sur le nez. Il exprime je ne sais quelles opinions sur le régime des mélasses, et les auditeurs arrondissent les mains autour des oreilles, en cornet, pour ne rien perdre de ce qu'il dit. Conférence, ou boniment de foire ? A vingt mètres, on ne sait pas de quoi il s'agit, mais un huissier goguenard nous renseigne.

— C'est leur congrès, dit-il aux gens qui passent, et se sauvent.

— Et qui est-ce qui parle ?

— M. Viger, ministre de l'agriculture.

Sainte simplicité !

Cueilli dans le dernier fascicule de la *Revue biographique contemporaine* :

M. MENDÈS (CATULLE) poète, romancier, critique dramatique et musical, né à Bordeaux le 22 mai 1841, selon le dictionnaire Vapereau et plusieurs biographes, et en 1843, d'après d'autres.

On comprendrait ces incertitudes, s'il s'agissait d'un poète du quinzième siècle ; mais M. Mendès est vivant ; il demeure à Paris, à une adresse connue, et on le rencontre au théâtre à peu près tous les soirs. Il semble que la question de savoir exactement quel âge il a ne devrait pas jeter ses historiens en un tel trouble... L'érudition moderne a résolu des problèmes plus compliqués.

NOTES ET IMPRESSIONS

ACADEMICA

De tous les biens que nous tenons de la patrie, le plus grand, c'est la patrie elle-même.

— DUC D'AUMALE.

Au fond, les lettres et les arts ont le même objet, qui est de répondre à notre insatiable besoin d'échapper à la réalité.

— EUGÈNE GUILLAUME.

Jamais l'étude n'a nui au développement des facultés naturelles, et jamais le génie n'a été enchaîné par les entraves de la science.

— EUGÈNE GUILLAUME.

La première condition pour diriger les autres est de savoir d'abord se diriger.

— ALFRED MÉZIÈRES.

L'académicien chargé de recevoir le nouvel élu, c'est un cornac qui présente au public un animal rare et de grand prix.

— G. VALBERT (CHERBULIEZ).

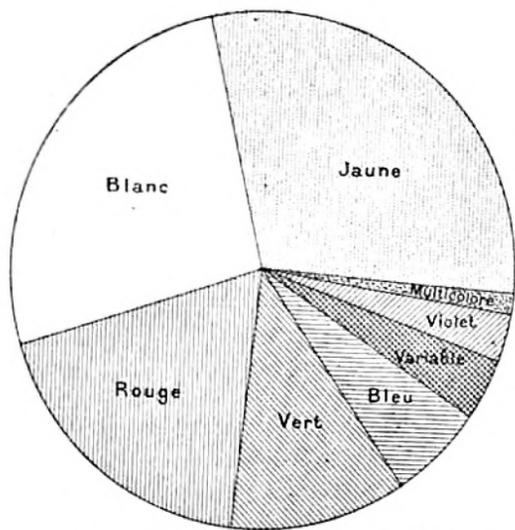
Pour le maintien des formes et des tours du langage national, la place Maubert et la rue Mouffetard ont plus fait que l'Académie.

L'Académie donne un rare exemple à toutes nos institutions : celui de se conserver en se renouvelant.

— G.-M. VALTOUR.

LA COULEUR DES FLEURS DE FRANCE

Je me suis amusé, — si on peut appeler cela un amusement, — à compter combien il y a, de par toute la France, de périodiques s'occupant de botanique : je n'en ai pas trouvé moins de cent et j'en oublie certainement. Or, dans ces cent journaux, — dont certains paraissent depuis cinquante ans, — j'ai en vain cherché des renseignements sur la couleur des fleurs de notre cher pays. Quelle est la couleur la plus commune? Quelle est la couleur la plus rare? Les botanistes, qui cependant ne laissent pas passer un poil sans le cataloguer, sont muets sur ce point.



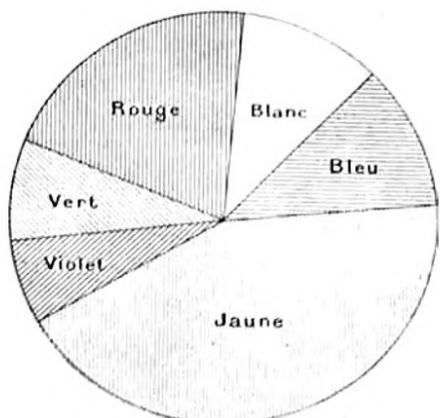
Graphique résumant la proportion de la couleur des fleurs en France.

Comme la chose m'intéressait à divers points de vue, dont l'un des moindres n'était pas celui de renseigner les lecteurs de l'Illustration, — amis du pittoresque, — je me suis livré à un travail de bénédictin dans les Flores et les Herbiers à l'effet d'établir une statistique de la couleur des fleurs de France. Mon travail est aujourd'hui terminé, — enfin! — et je vais en faire connaître ici les résultats les plus intéressants pour le grand public.

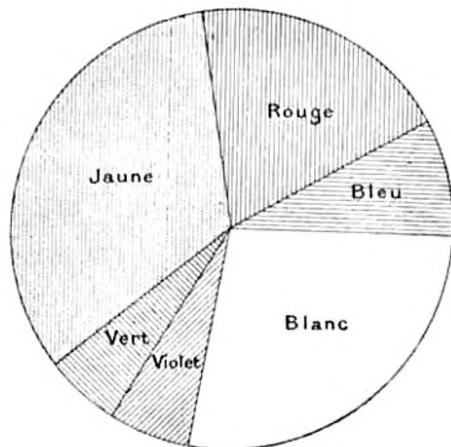
Il est inutile de dire que cette statistique, bien que faite très minutieusement, n'a pas une exactitude absolue, car 1°, les noms des couleurs n'ont pas une définition bien précise; et 2°, la teinte des fleurs n'est pas toujours très facile à évaluer. Pour fixer les idées d'une manière suffisamment précise, j'ai employé trente-trois noms de teintes dont je vais donner de chacune un exemple :

- 1° Bleu (Dauphinelle); 2° Bleuâtre (Mâche); 3° Bleu pâle (Nigelle); 4° Blanc (Nénuphar blanc); 5° Blanchâtre (Bourdaïne); 6° Blanc rosé (Guimauve); 7° Blanc rougeâtre (Renoncule à feuille de rue); 8° Blanc jaunâtre (Tilleul); 9° Blanc verdâtre (Honcheneja); 10° Rouge (Pivoine); 11° Rose (Rose); 12° Purpurin (Ononis fructicosa); 13° Rouge vineux (Papaver hybride); 14° Rouge clair (Alium vineale); 15° Rougeâtre (Epimedium alpinum); 16° Pourpre (Fumaria spicata); 17° Rouge brun (Nonnea pulla); 18° Rose pourpré (Dianthus caesius); 19° Rose violet (Geranium pusillum); 20° Vert (Hellebore verte); 21° Verdâtre (Vigne); 22° Jaune (Renoncule âcre); 23° Jaune clair (Ajonc); 24° Jaunâtre (Nerprun); 25° Jaune soufre (Ranunculus ophioglossifolius); 26° Jaune orangé (Hypocoum); 27° Jaune verdâtre (Erable faux platane); 28° Violet (Violette odorante); 29° Violacé (Geranium phœum); 30° Lilas (Cardamine des prés); 31° Violet pourpre (Geranium tuberosum); 32° Variable; 33° Panaché.

J'ai été obligé de mettre un certain nombre de fleurs dans ces deux dernières divisions faute de pouvoir les mettre ailleurs. C'est ainsi que parmi les fleurs « variables » se placent le Pavot qui peut être rouge, violet, blanc ou rosé, le Mouron rouge, qui est souvent bleu, et le Myosotis versicolor qui doit précisément son nom spécifique à la multiplicité de ses teintes.



Prés et Champs.



Rochers et Montagnes.

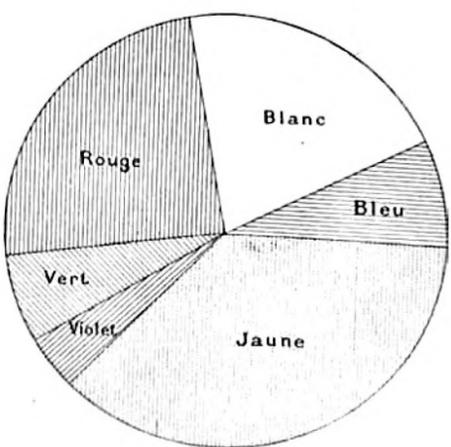
Quant aux fleurs « Multicolores », elles peuvent l'être de différentes façons : le Marronnier d'Inde a des fleurs blanches tachées de rouge et de jaune, le Silene nocturna a des fleurs, blanches en dessus et verdâtres en dessous; le Sainfoin a des fleurs roses striées de rouge, etc.

Ceci dit, voici quel est le nombre des couleurs des fleurs croissant spontanément sur le sol français.

Bleu.....	116	Rose pourpré.....	23
Bleuâtre.....	29	Rose violet.....	27
Bleu pâle.....	12	Vert.....	16
Blanc.....	485	Verdâtre.....	297
Blanchâtre.....	70	Jaune.....	600
Blanc rosé.....	29	Jaune clair.....	39
Blanc rougeâtre.....	4	Jaunâtre.....	106
Blanc jaunâtre.....	43	Jaune soufre.....	2
Blanc verdâtre.....	56	Jaune orangé.....	21
Rouge.....	69	Jaune verdâtre.....	46
Rose.....	289	Violet.....	59
Purpurin.....	6	Violacé.....	29
Rouge vineux.....	4	Lilas.....	29
Rouge clair.....	2	Violet pourpre.....	5
Rougeâtre.....	29	Variables.....	136
Pourpre.....	40	Multicolores.....	68
Rouge brun.....	16		

En réunissant sous un même nom les teintes les plus voisines, la couleur des fleurs de la Flore française est, par ordre de fréquence décroissante :

- 1° LES JAUNES avec 814 représentants.
- 2° LES BLANCHES — 687 —
- 3° LES ROUGES — 505 —
- 4° LES VERTES — 313 —
- 5° LES BLEUES — 157 —
- 6° LES VARIABLES — 136 —
- 7° LES VIOLETTES — 122 —
- 8° LES MULTICOLORES — 68 —



Endroits incultes.

Ainsi, les fleurs jaunes sont de beaucoup les plus communes. Les fleurs violettes sont les plus rares.

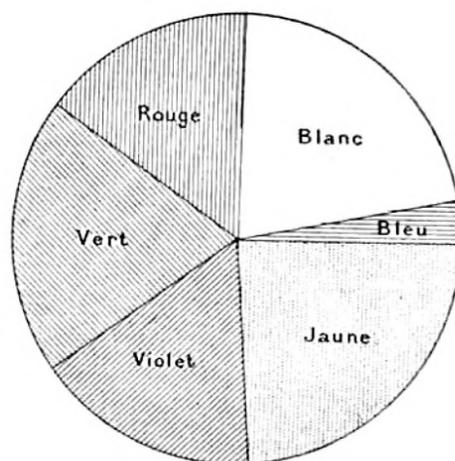
J'ai voulu savoir à ce propos ce qu'on pensait dans le public du sujet qui nous occupe. Je me suis livré à une enquête en demandant à beaucoup de personnes : quelle est la couleur de fleurs la plus commune en France? Le plus grand nombre m'ont répondu : les fleurs bleues et un nombre presque aussi grand m'ont dit : les fleurs violettes. Or, ainsi que nous venons de le dire, ces deux teintes sont précisément les plus rares. Peu de personnes m'ont cité les fleurs rouges et les fleurs blanches. Pas une ne m'a parlé des fleurs vertes ni des fleurs jaunes, ces dernières étant en réalité les plus communes!

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des fleurs considérées dans la France entière. Il nous faut maintenant l'envisager dans les relations avec les localités. Pour nous faciliter la besogne, nous classerons les dernières sous six rubriques principales, lesquelles correspondent à des régions suffisamment naturelles. De plus, nous supprimerons les fleurs à couleur « variable » et celles dites « multicolores » pour les reporter à leur teinte la plus commune ou dominante.

Voici un tableau résumant la statistique :

	Rochers et Montagnes.	Bois et Forêts.	Endroits humides.	Prés et champs.	Endroits incultes.	Bords de la mer.
Bleu....	72	49	10	106	62	5
Blanc....	223	184	109	219	172	36
Rouge..	163	97	62	188	199	26
Jaune..	276	158	107	297	301	33
Vert....	45	40	142	78	55	39
Violet..	48	34	8	59	33	26

Ce tableau montre que la répartition des couleurs dans chacune des localités n'est pas la même que celle qui se rapporte à la statistique générale. C'est ainsi que les fleurs jaunes ne gardent leur suprématie que dans les Rochers et Montagnes, ainsi que dans les Prés et Champs et surtout les Endroits incultes,



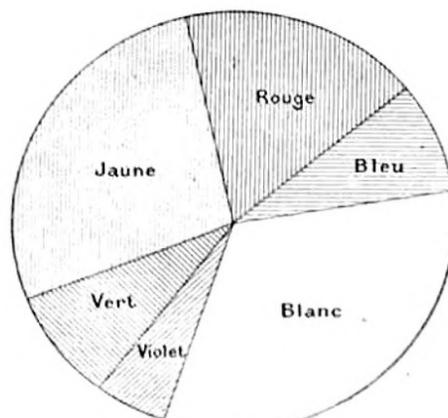
Bords de la mer.

tandis que dans les Bois et Forêts, les fleurs les plus nombreuses sont les blanches. Dans les Endroits humides et les Bords de la mer, la suprématie appartient aux fleurs vertes.

Quant à la deuxième ligne, elle appartient aux fleurs blanches dans les Rochers et Montagnes, aux fleurs jaunes dans les Bois et Forêts, aux fleurs blanches, dans les Prés et Champs, aux fleurs rouges dans les Endroits incultes, aux fleurs blanches dans les Endroits humides et également aux fleurs blanches sur les Bords de la mer.

Enfin, les fleurs les moins nombreuses sont partout les violettes, sauf dans les Montagnes où elles sont remplacées — mais si peu — par les vertes, et surtout aux Bords de la mer où les fleurs bleues sont les plus rares.

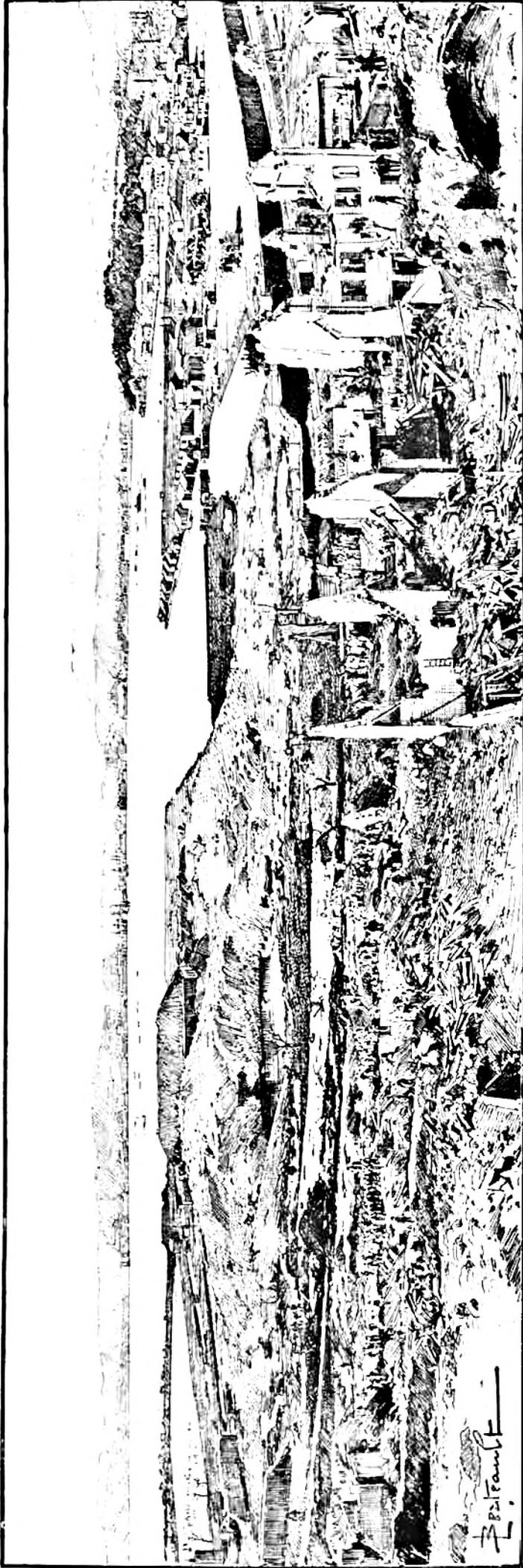
Rappelons aussi, en terminant, que, ainsi que M. Gaston Bonnier l'a montré, les fleurs de la plaine sont sensiblement plus pâles, quoique conservant la même teinte générale que celles des mêmes espèces croissant dans les montagnes.



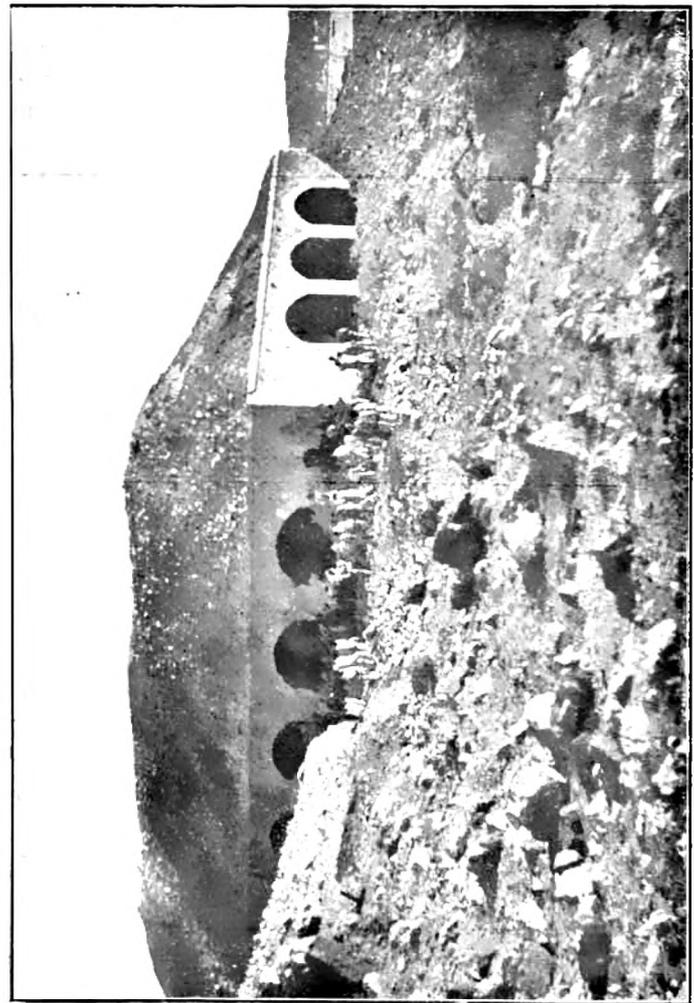
Bois et Forêts.

Remarquons enfin que la France n'a actuellement aucune fleur symbolique: si un jour elle se décide à en prendre une, elle devra, pour se conformer à la couleur locale, choisir une fleur jaune. Mais comment faire un choix parmi les huit cent quatorze espèces ayant cette teinte qu'elle possède? Quelle énigme, mais joli sujet pour un plébiscite! Moi, je vote pour le Souci.

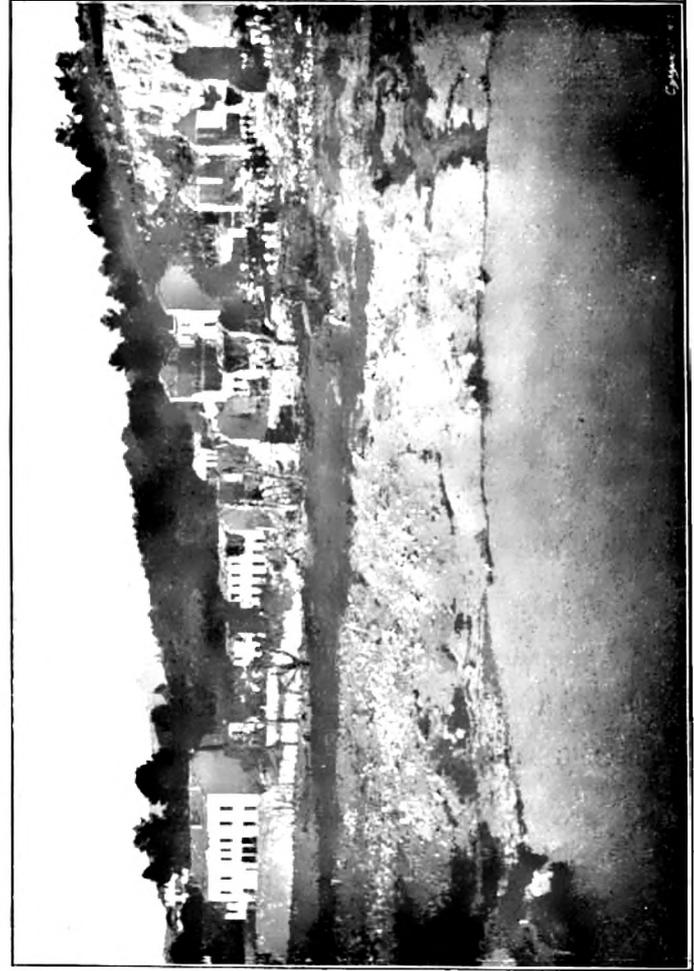
HENRI COUPIN.



Panorama du théâtre de la catastrophe. — (Phot. Bougault).

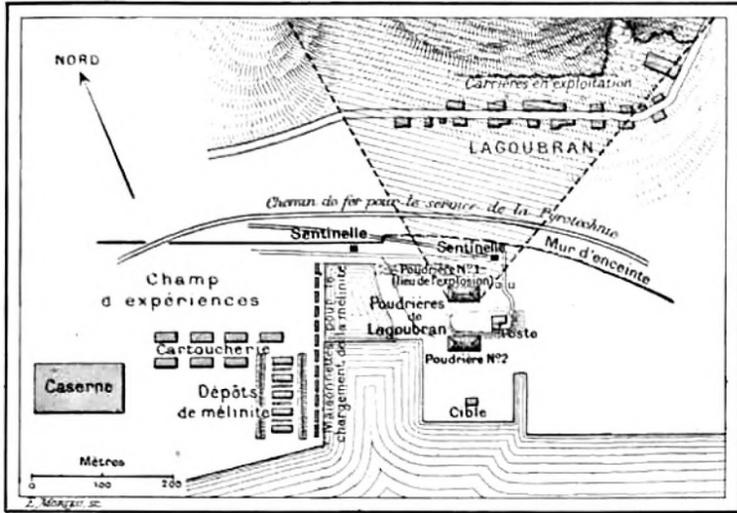


La poudrière N° 2.



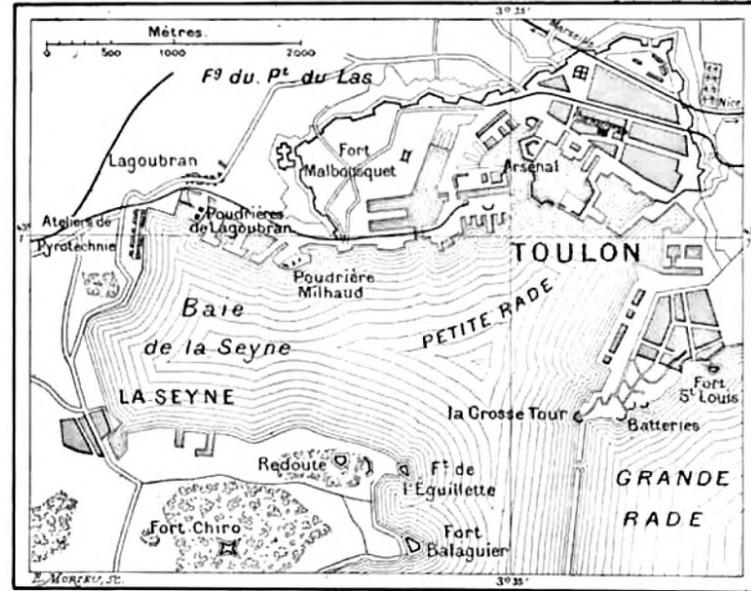
Le village vu de l'emplacement de la poudrière N° 1.

(Photographies M. Bar.)



Plan du théâtre de la catastrophe.

La partie teinte indique la zone le plus gravement ravagée.



L'emplacement des poudrières dans la rade de Toulon.

L'EXPLOSION DE TOULON

C'est à 2 h. 15 exactement, dans la nuit du 5 au 6 mars, qu'a sauté la poudrière de Lagoubran, située au nord de la baie de la Seyne, à 3 kilomètres de Toulon. Cette explosion n'a eu d'autres spectateurs que les sentinelles en faction autour du mur d'enceinte. Mais ces soldats n'ont pu dire ce qu'ils ont vu : ils sont morts. Les autres victimes, militaires ou civiles, de la catastrophe ont été frappées dans leur lit, dans leur sommeil; celles qui survivent n'ont été témoins que d'un écroulement subit et d'un indescriptible fracas. On demande à ces pauvres gens des récits. Que peuvent-ils raconter, sinon leur tragique aventure individuelle?

Ce que fut cette formidable déflagration de près de 200 tonnes de poudre, il n'est possible de s'en faire une idée qu'en examinant ses effets dévastateurs.

Le 5 mars, la poudrière, ou plutôt les poudrières jumelles de Lagoubran s'élevaient parallèles entre le village du même nom et la baie. La photographie ci-contre de la poudrière n° 2, demeurée indemne, pourrait représenter également la poudrière n° 1; elles étaient identiques; toutes deux construites d'énormes blocs scellés par une maçonnerie exceptionnellement solide, toutes deux recouvertes d'une couche épaisse de terre soigneusement désherbée.

Entre elles se dressait un monticule rocheux sur lequel s'élevait le poste. Un fossé, bordé d'arbres et que l'on était en train de combler avec de la vase, les séparait de la terre ferme. Puis venaient un mur de clôture, une voie ferrée allant de l'arsenal de Toulon à la Pyrotechnie et à la Seyne, des jardins en pente, la route de Toulon à la Seyne bordée des maisonnettes composant le village de Lagoubran, enfin des collines dans lesquelles des carrières en exploitation avaient taillé de véritables falaises. A l'est, des fosses d'immersion pour les bois; à l'ouest les ateliers de pyrotechnie, cartoucheries, dépôts de mélinite, etc.

Le 6 mars, l'aspect des lieux est modifié comme après un cataclysme. A la place de la poudrière n° 1, on ne voit plus qu'un trou rempli d'eau, la mare qui occupe le premier plan sur la troisième photographie de la page ci-contre. Au nord de cette mare, plus d'enceinte, plus de chemin de fer, plus de route: un chaos duquel émergent seulement des troncs d'arbres ébranchés, mutilés, et des pans de mur indiquant l'emplacement des maisons les plus solidement construites du petit village de Lagoubran. Seule, la silhouette de la colline n'a pas changé. A droite, à gauche, on voit aussi des dégâts; des pierres énormes gisent dans les champs; des toitures sont crevées. Mais il apparaît nettement que presque toute la force de l'explosion s'est manifestée dans la direction du nord, ainsi que l'indique le secteur grisé du plan ci-dessus.

Ce fut comme la décharge d'une colossale bouche à feu. Le monticule auquel était adossé au sud la poudrière n° 1 forma en quelque sorte culasse. La déflagration s'étant produite à l'intérieur de la nef, la première poussée des gaz se porta vers le mur nord, percé de portes, offrant par conséquent une moins grande résistance. En arrière, c'est-à-dire du côté sud, il n'y eut pour ainsi dire que deux fuites: l'une atteignit le poste, le rasa, tua les soldats d'infanterie de marine qui s'y trouvaient, et détruisit l'habitation contiguë du garde d'artillerie qui par miracle s'en tira sain et sauf avec sa femme et son enfant; l'autre égratigna assez sérieusement l'angle nord-est de la poudrière n° 2, mit en pièces une dragueuse dans un bassin et alla jeter bas quelques-unes des maisonnettes utilisées pour le chargement des projectiles à la mélinite. A l'est et à l'ouest, les murs cédèrent, se rompirent en blocs de forte taille qui furent repoussés jusqu'à une centaine de mètres. La voûte et la terre qui la recouvrait sautèrent simplement en l'air pour retomber sur place. Tout cela aurait été peu grave en somme sans la pro-

jection irrésistible qui se détermina dans la direction nord, c'est-à-dire malheureusement vers le village. Le mur, soulevé jusqu'au plus profond de ses fondations, fit balte. La terre dans laquelle il s'enfonçait fut arrachée. La vase du fossé à moitié comblé grossit la masse. Et le tout, comme une avalanche qui aurait escaladé la pente, fonça sur les maisons de Lagoubran. Il fallut les falaises de la colline pour arrêter l'élan de la trombe furieuse.

Il faisait nuit noire au moment de la catastrophe. Les heures qui suivirent furent atroces: cris d'agonie, fuite de blessés affolés, appels des premiers sauveteurs, exclamations d'horreur à chaque découverte d'un nouveau cadavre, confusion inévitable dans l'organisation des secours à la leur insuffisante des torches. Puis ce fut l'arrivée des populations de Toulon et de la Seyne, réveillées en sursaut par la détonation et guidées par l'énorme panache de fumée qui planait sur le lieu du sinistre. Jusqu'au centre de Toulon, la commotion avait été assez forte pour briser toutes les vitres que ne protégeaient point des volets. Un point noir sur la carte ci-dessus indique l'emplacement d'un magasin de la rue Nationale dont toutes les glaces ont été mises en miettes.

La série de photographies que nous reproduisons constitue la description la plus fidèle et la plus navrante du désastre causé par l'explosion. Soldats et officiers des garnisons de Toulon et de la Seyne ont accompli pendant trois jours la plus pénible des corvées, celle de la recherche des cadavres, dont un grand nombre étaient enfouis sous un mètre et demi de terre, de vase, de débris de toute nature.

54 morts, une centaine de blessés, dont plus de 30 très grièvement, tel est le bilan officiel de la catastrophe. Ensevelis dans de pauvres bières d'hôpital faites de planches mal jointes, les morts ont eu, mardi dernier, des funérailles solennelles, auxquelles a pris part toute la ville en deuil.

Il reste à indemniser matériellement les survivants et à rechercher les causes de l'explosion. L'enquête sur ce dernier point présentera, cela n'est pas douteux, les plus grandes difficultés, puisqu'à l'endroit où le sinistre s'est produit il n'y a plus que le néant. On a généralement cru d'abord à un accident purement fortuit, provoqué par la désagrégation spontanée d'une certaine quantité de poudre. Il semble cependant étrange que, si les explosifs modernes sont aussi facilement inflammables sans cause apparente, la poudrière n° 2 dont une porte a été défoncée, où des caisses de poudre et de projectiles ont été basculées, n'ait pas explosé à son tour.

D'autre part, on aurait, paraît-il, au lendemain du désastre de Lagoubran, découvert jusqu'à deux tentatives criminelles dirigées contre un autre des dépôts d'explosifs de Toulon. Des détails précis bien qu'in vraisemblables ont été publiés, confirmés par le rapport officiel d'un chef de poste.

Les faits réels ont-ils été grossis par l'affolement d'une population civile et militaire à qui l'explosion de dimanche a révélé quels dangers permanents la menacent? Faut-il croire au contraire à une série de monstrueux attentats dont l'un aurait été consommé? On ne peut écarter sommairement ni l'une ni l'autre hypothèse.

Mais, quelle que soit la cause reconnue du désastre de Lagoubran, il faut avouer que la situation des Toulonnais, qui vivent parmi des milliers de tonnes de terribles explosifs, est peu enviable. Que la poudre soit susceptible de s'enflammer d'elle-même à l'improviste dans les poudrières, ou qu'il soit possible à une main criminelle de glisser dans une caisse de dynamite un détonateur. Toulon court le même risque: celui de se réveiller un jour, comme Pompéi, sous les cendres des volcans artificiels qui l'entourent. On ne voit pas de remède pratique, et surtout immédiat, à cet inquiétant état de choses.

P. MOROGES.



La mise en bière des victimes. — (Phot. Bouguil.)



Aspect d'ensemble du village de Lagoubbran après l'explosion. — (Phot. M. Bar.)



LA CATASTROPHE DE TOULON. — La recherche des victimes sous les décombres. — (Phot. M. Bar.)

LES CENDRES DE TURGOT

Le 1^{er} mars, sur des indications fournies par M. de Ricaudy, la commission municipale du « Vieux Paris » a fait procéder à des fouilles dans la chapelle de l'hôpital Laënnec (ancien hospice des Incurables), pour rechercher l'emplacement de la tombe de Turgot. Pratiques en présence de M. le D^r Napias, directeur de l'Assistance publique, et des survivants les plus directs de la famille, la marquise Turgot, MM. de Montagnac et Dubois de l'Estang, ces fouilles ont abouti à la découverte non seulement de la dépouille mortelle du célèbre ministre de Louis XVI, mais encore des restes de son père, Michel-Etienne Turgot, qui fut prévôt des marchands de Paris, et de deux de ses parents : Antoine Turgot, intendant de Limoges en 1671, et Jacques Turgot, intendant de Normandie et conseiller d'Etat aux finances sous Louis XIII, un des fondateurs de l'hospice des Incurables.

D'après une tradition recueillie et publiée il y a quelques années par M. Léon Say, le corps de l'illustre homme d'Etat avait, disait-on, été exhumé jadis et transféré à Bons, dans le Calvados. Chargé dernièrement par la commission du « Vieux Paris » de vérifier l'exactitude de cette version, un architecte de la Ville, M. E. Coyecque, ne trouva en Normandie aucune trace du transfert.

D'autre part, d'après les actes mortuaires de 1781, communiqués à M. de Ricaudy par le garde général des archives, M. Servois, le grand Turgot avait été inhumé dans la chapelle de l'établissement hospitalier de la rue de Sèvres.

On résolut donc, d'abord avec la famille, de faire lever la dalle scellée dans le parement, près de l'autel de gauche. Cette opération mit à découvert quatre cercueils de plomb, parmi lesquels celui du ministre, portant l'inscription suivante :

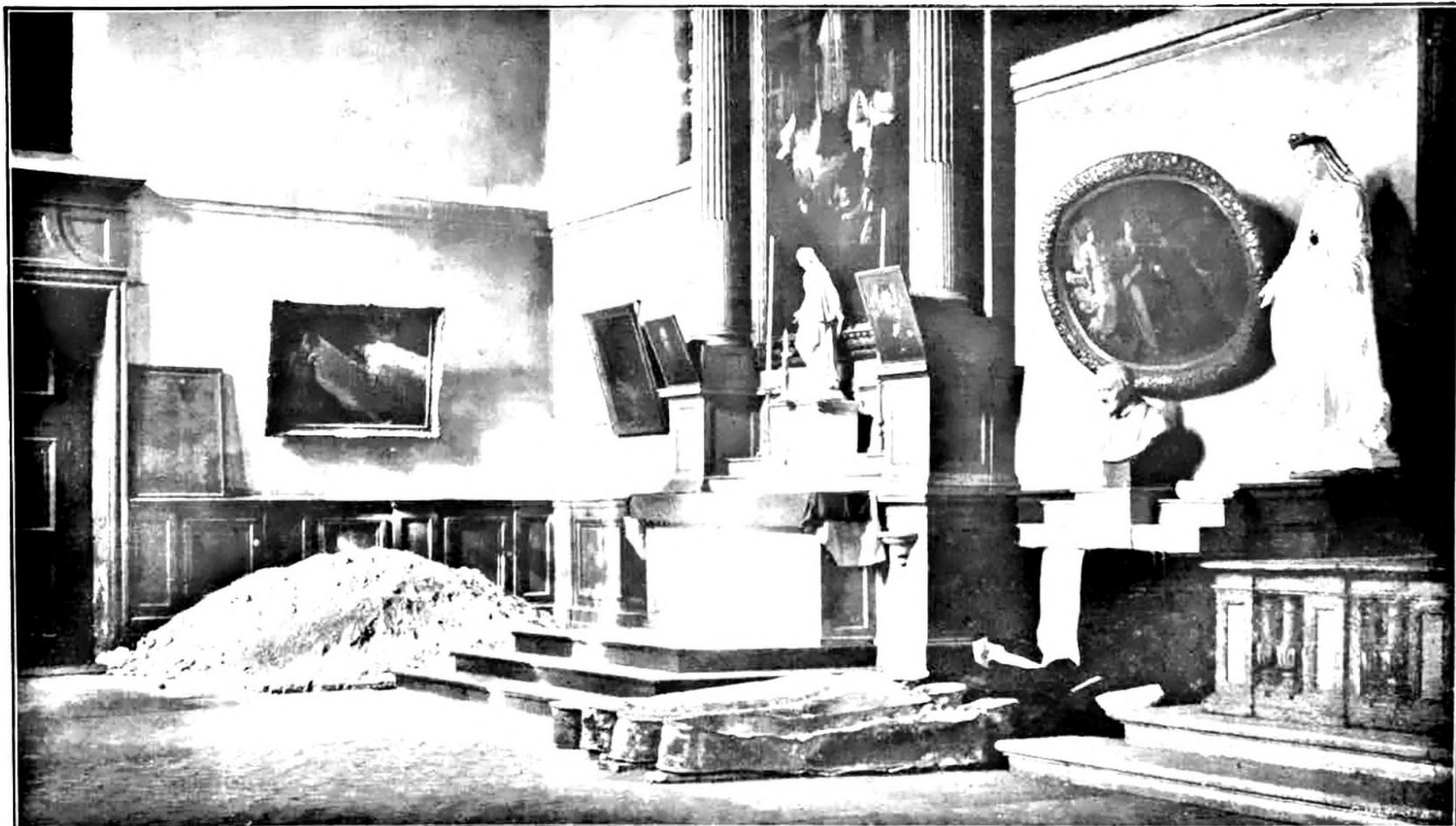
CY GIT
TRÈS HAUT ET TRÈS PUISSANT SEIGNEUR
ANNE-ROBERT-JACQUES TURGOT, CHEVALIER
MARQUIS DE LAUNE, MINISTRE D'ÉTAT
ANCIEN CONTRÔLEUR GÉNÉRAL DES FINANCES
NÉ LE 10 MAY 1727 ET DÉCÉDÉ LE 18 MARS 1781
REQUIESCAT IN PACE

L'inscription du père, Michel-Etienne Turgot, prévôt des marchands, est ainsi libellée :

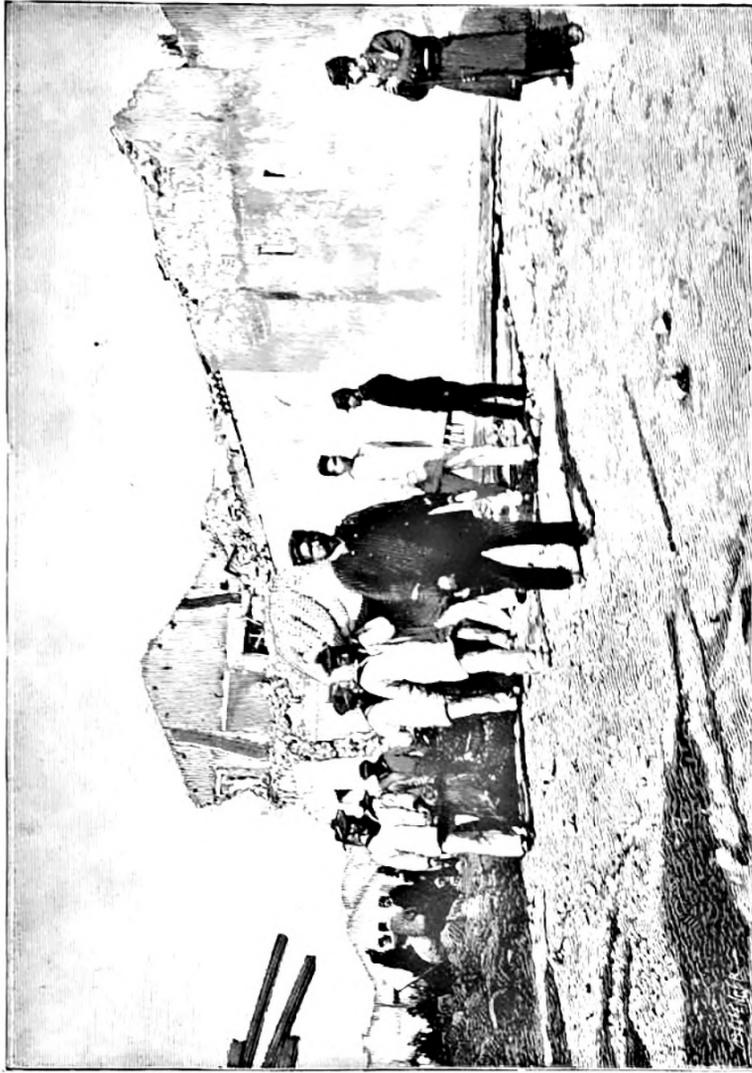
Cy gist
Haut et puissant Seigneur, M^r Michel-Etienne Turgot, chevalier, marquis de Sonsmonts, Seigneur de Saint-Germain-sur-Eaulne et autres lieux. Conseiller d'Etat ordinaire, président honoraire au parlement de la seconde chambre des requêtes du Palais, sy devant premier président du grand conseil et ancien prevost des marchands de la ville de Paris, l'un des académiciens honoraires de l'Académie royale des Inscriptions et belles Lettres décédé en cette ville le premier février 1751, âgé de 60 ans, 7 mois, 22 jours.

Requiescat in pace

Acte de cette découverte a été officiellement donné au conseil municipal de Paris, qui s'est entendu avec la famille pour la réinhumation des corps.



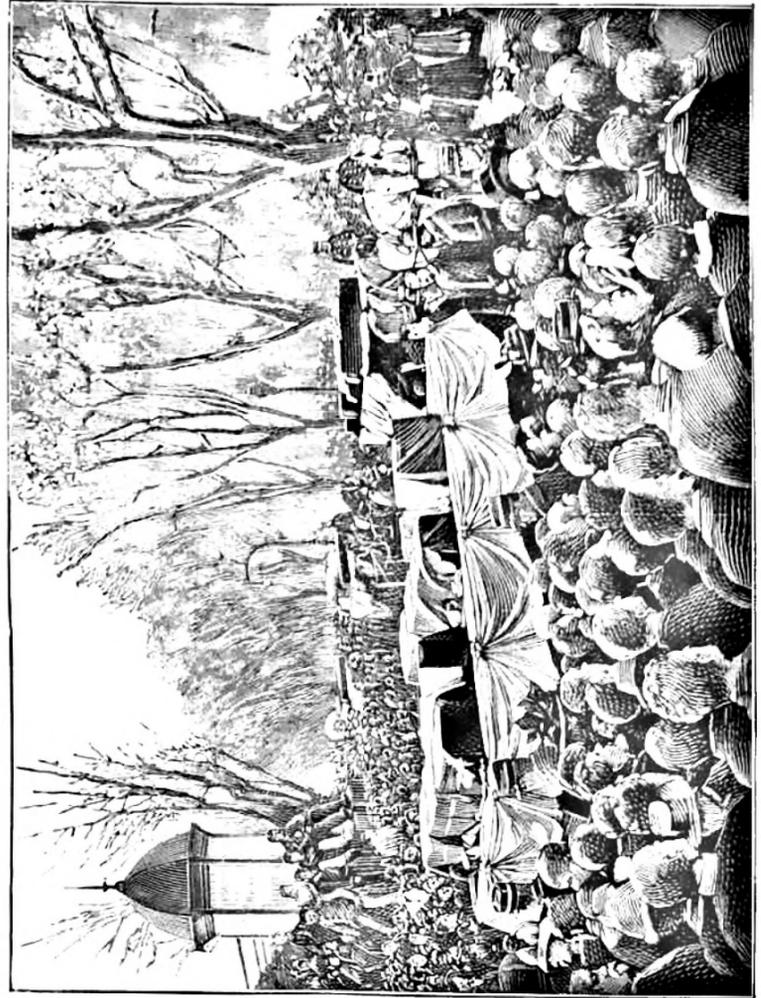
Les cercueils de Turgot et de sa famille découverts dans la chapelle de l'hôpital Laënnec.



Transport des morts et blessés. — (Phot. Bougault.)



Soldats travaillant au déblaiement. — (Phot. Bougault.)

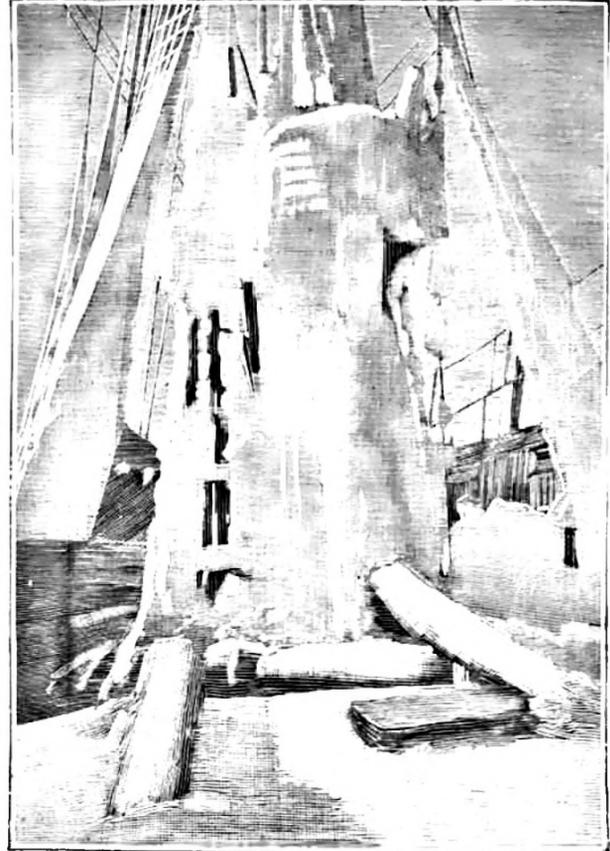


Les funérailles. — (Phot. M. Bar.)



Bloc de pierre projeté à cent mètres de la poudrière. — (Phot. M. Bar.)

LA CATASTROPHE DE TOULON. — (Voir l'article, page 153)



Le steamer « Germanic » à son arrivée à New-York.

LA TEMPÊTE DE NEIGE A NEW-YORK

Tandis que nous avons, de ce côté de l'Atlantique, un hiver d'une douceur exceptionnelle, les Etats-Unis étaient assaillis par une tempête de neige d'une violence extrême, ayant pour conséquence un froid excessif. Du 11 au 14 février, il est tombé à New-York 3^m,90 de neige; la température s'est abaissée jusqu'à 23 degrés centigrades au-dessous de zéro; enfin, la vitesse du vent a atteint 98 kilomètres à l'heure. Ce sont là des records dont on imagine aisément les effets. Les photographies que nous publions en précisent quelques-uns.

L'une représente le paquebot *Etruria*, de la compagnie Cunard, presque semblable à un iceberg et se frayant un chemin dans la glace pour pénétrer dans le port de New-York. Deux autres clichés nous montrent l'aspect du paquebot *Germanic* à son arrivée. La quatrième photographie reproduit un spectacle encore plus curieux : c'est une maison où le feu avait éclaté; les pompes l'arrosèrent d'eau qui gela presque instantanément et s'accrocha aux murailles en nappes et en stalactites, leur formant un revêtement imprévu.

Citons encore ce fait qu'un procès criminel dut être ajourné, parce que magistrats, accusés, témoins, hommes de police étaient littéralement gelés, bien qu'ils eussent brûlé dans le poêle de la salle d'audience, les chaises, les banquettes, la barre et jusqu'à la tribune.



L'« Etruria » se frayant un passage à travers les glaces.



Maison incendiée couverte de glaçons produits par l'eau des pompes.

FARUMA

Ce soir-là, quand Henry Byron Morgan rentra au « Parramatta Club » de Sydney, vers 6 heures, il prit machinalement la lettre que lui tendait le portier en livrée à boutons d'or. Pénétrant dans le hall pavé de marbre, le froid des dalles courut dans ses veines et lui monta au cœur : il était ruiné. Trois quarts d'heure auparavant, Little Jo, le bai brun sur lequel il avait mis ses dernières 50 livres, était tombé au premier obstacle, tuant son jockey net. La bête elle-même, qui s'était cassé la cuisse, avait été abattue sur-le-champ, et Morgan, avec la superstition du joueur incarné, avait vu là un coup de malchance que Dame Fortune lui réservait.

Dans ce Club aux lambris dorés, où chaque meuble, chaque pièce étalait son luxe, il se sentait maintenant fourvoyé, réduit à l'état de mendiant, un mendiant qui ne peut même pas implorer la charité. Il entra dans le fumoir, et se laissant tomber dans un fauteuil de cuir, il songea longuement, les yeux dans le vague, oubliant la lettre qu'il avait à la main.

H. B. Morgan était le fils unique de John Douglas Morgan, un des grands constructeurs de navires de Glasgow : sa mère était morte depuis longtemps. La fortune colossale de son père lui avait ouvert les portes du premier collège anglais, Eton, le collège des jeunes ducs et des lords. Là, il avait appris peu de latin, de français ou d'histoire : mais était passé maître dans l'art de jouer au cricket, au foot-ball, et promettait de devenir un rameur de première force. Si cette éducation tout anglaise n'avait pas développé son cerveau outre mesure, elle avait du moins le mérite d'en avoir fait un gaillard splendide de six pieds de haut, avec des épaules en proportion.

Sorti d'Eton, il était allé à Cambridge où ses muscles lui valurent de nouveaux lauriers : là il apprit le whist, le poker ; et sa connaissance de la race chevaline lui avait donné la réputation d'un « sportsman » fini, comme d'ailleurs John Douglas Morgan put s'en convaincre, chaque fois qu'il eut à payer les dettes criardes de son héritier.

A vingt-deux ans, Henry ne se sentant aucun goût « pour faire des bateaux » comme il l'avoua à son père, celui-ci lui conseilla fermement de parcourir le monde, espérant que les voyages feraient germer en lui une ambition plus haute que celle d'être « gentleman » tout court.

Il fit donc ses malles en quelques jours, et après des adieux secs à ses sœurs et à son père, prit passage sur un des grands steamers du P. et O., en route pour l'Australie.

En jeune homme déjà blasé, et préparé à ne s'étonner de rien, Morgan débarqua un peu plus d'un mois après à Melbourne, trouva la cité « pas trop mal » pour un pays qu'il croyait sauvage ou à peu près. Il y resta quelque temps, puis alla à Sydney où des connaissances de rencontre firent de lui un nouveau membre du « Parramatta Club ».

C'est là qu'il connut des fils de squatters millionnaires qui, abandonnant les traditions paternelles, n'avaient jamais vu vivre sur une « station » où on mangeait du mouton vingt et une fois par semaine, et qui considéraient les bêtes à laine comme des animaux trop odorants et sans intérêt.

Les courses qui, pendant la saison, avaient lieu deux et trois fois par semaine, les bals et les soupers qui suivaient, les parties de poker au Club jusqu'à 3 heures du matin ; enfin les poneys de polo et les coach à quatre eurent vite entamé le chèque que J.-D. Morgan avait remis à son fils avant son départ d'Europe.

Un second chèque était arrivé un mois auparavant sur la demande du jeune voyageur ; mais Little Jo ce jour-là venait d'en engloutir le reste dans sa chute malheureuse.

Henry Morgan, toujours immobile dans son fauteuil, sembla se réveiller soudain, regarda la lettre qu'il tenait à l'envers, reconnut l'écriture et l'ouvrit précipitamment. Elle était de son père :

« Dear Sir,

« Au reçu de votre télégramme, je vous ai envoyé le chèque demandé, et comme je suis persuadé que votre argent ne passe pas dans des entreprises commerciales ou industrielles, mais bien dans les courses et le jeu, je vous félicite de votre appétit. Néanmoins, c'est là que s'arrêteront mes félicitations, et je vous préviens paternellement que ce chèque est le dernier que vous recevrez de moi.

« J'ai, durant vos années de collège, qui entre parenthèses m'ont coûté de quoi appareiller un navire de 900 tonnes, payé toutes vos dettes, et c'est bien là la plus grosse bêtise que j'aie jamais faite de ma vie. Ne vous voyant de goût pour rien, j'espérais que les voyages vous ouvriraient l'esprit et les yeux : il paraît qu'il n'en est rien.

« Donc, je vous le répète, ne comptez plus sur ma bourse, et si l'envie vous vient de rentrer en Europe, vous travaillerez pour votre passage, vous vous engagerez comme marin si vous voulez, cela m'est égal. Vous aviez tout ce qu'il faut pour vous faire une vie autre que celle d'un bookmaker ou d'un râcleur de tapis vert, vous n'avez pas voulu en profiter, tant pis pour vous. Maintenant, débrouillez-vous, et puisque le

climat des Antipodes vous est si favorable, restez en Australie tant que cela vous plaira. »

« JOHN DOUGLAS MORGAN. »

Il. Morgan s'attendait un peu à cela. Il n'eut pas besoin de relire ces lignes pour y voir la colère froide et le sarcasme dégoûté de l'homme d'affaires, du travailleur qu'était son père. Il sentit bien que l'auteur de ses jours avait raison ; mais le ton de la lettre l'indigna, et la froissant avec rage, il la déchira en mille morceaux.

A quelques livres près, le deuxième chèque était donc à bout : là-haut, dans sa chambre, les factures s'amoncelaient, il n'osait même pas y penser. Les vivres lui étaient coupés, il fallait sortir de ce mauvais pas d'une manière ou d'une autre, fuir les amis qui l'avaient aidé à se ruiner, et surtout fuir les usuriers obligés d'abord, menaçants maintenant.

Comme tous les membres du Club, Morgan se mettait en habit pour le dîner ; la pendule marquait 7 heures, il monta pour s'habiller. Tandis que devant la glace il faisait le nœud de sa cravate, il fit le compte de ce qui lui restait : dix livres. Il résolut d'en risquer cinq ce soir au poker, pour la dernière fois : s'il gagnait, tant mieux, en tout cas, il lui fallait quitter Sydney au plus vite.

Il descendit dans la salle à manger où les domestiques en bas de soie et en culotte de peluche saumon s'empresaient autour de nombreux gentlemen de tout âge, assis par groupes à des tables rondes.

— Hulloah ! dit Jack Sanders, le plus jeune membre du club, le plus riche peut-être et certainement le moins intelligent. Qu'étes-vous devenu après la dernière course, Morgan ? Nous vous avons cherché partout, et de guerre lasse, nous sommes revenus sans vous.

— Je suis rentré en cab, dit Morgan : mal de tête, vous savez.

— Ah ! oui ! dit l'autre, Little Jo, hein ? pas de chance, mon pauvre vieux. Ce soir, on raccommode cela au poker, et Johnson ? et Prescott ?

Les voisins lient signe de tête, et devant une douzaine d'huîtres, Morgan s'assit sans goût et sans faim.

Dans la grande salle au styleriche et sévère, les conversations roulaient sans arrêt : on parlait surtout de chevaux, de mines d'or et de moutons. Un gros squatter à la figure bronzée et aux cheveux gris avant l'âge, berger d'un troupeau de cent dix mille bêtes causait gaiement avec un homme dont les mains fortes et noueuses semblaient dans leurs attitudes tenir encore le pic qui avait déterré des millions dans l'Australie de l'Ouest, le pays de l'or et de la soif. Debout derrière eux, le sommelier faisait sauter d'un bruit sec le bouchon d'une bouteille de champagne.

Morgan était distrait et le repas lui semblait interminable ; l'heure de passer à la table de jeu et de risquer ses dernières livres était longue à venir.

Enfin, les trois compagnons vidèrent leur verre de cherry, tous se levèrent et bourrant leurs pipes montèrent au « Card-Room ».

Il était 9 heures quand Jack Sanders battit les cartes et les distribua. A minuit moins un quart, Morgan avait 30 livres en billets entassés devant lui ; vers trois heures du matin, la partie finie, il avait de nouveau tout perdu.

Tandis que les autres allaient se coucher, il descendit. Le hall était mal éclairé par une seule lampe, le portier dormait sur sa chaise. Morgan le réveilla, se fit ouvrir la porte, et dans la rue déserte, la fraîcheur de la nuit soulagea sa tête brûlante. Sans savoir où il allait, il descendit vers la porte.

Sur le « quai circulaire », les grands paquebots étaient amarrés : leurs cheminées énormes, dans la nuit, fumaient à peine. Tous paraissaient dormir, et avec eux les centaines de matelots de toutes nationalités et de toutes couleurs, enfermés dans leurs flancs. Les bateaux anglais et le steamer français étaient côte à côte ; l'Allemand, sur l'autre bord, nez à nez avec la Malle de Chine et du Japon.

Quand Morgan eut contemplé les masses immobiles sur l'eau sombre, il ralluma une pipe et continua sa route sans but. Il traversa le parc sous les grands caoutchoucs : des hommes dormaient sur les bancs, sur les pelouses dans toutes les positions, et dormaient bien, malgré la fraîcheur de la nuit, le sommeil de la faim.

— Qui sait, pensa-t-il en regardant les ombres inertes, il me faudra peut-être aussi dormir une fois à la chaleur des étoiles ? et malgré tout, l'idée amena un sourire sur ses lèvres.

Il arriva soudain sur un autre quai, celui de « Woolloomooloo » : là, aussi, tout était silencieux. Les grands trois-mâts attendaient hauts sur l'eau leur chargement de laine, les schooners se reposaient de leurs longs voyages aux îles. Les yachts minuscules, qui le samedi sortaient avec leur lest vivant de picniquers étaient ancrés à côté de petits vapeurs de plaisance.

A cent mètres de lui, Morgan entendit tout à coup des voix ; il vit à la lueur d'une lampe électrique un homme causant par-dessus un pavois avec un policeman en tournée, son revolver à la ceinture.

— By Jo ! disait le protecteur des citoyens, nous avons votre marin coffré, capitaine, et il aura au moins huit jours pour préparer une conférence sur l'abus du whisky. Il a à moitié assommé un Italien, et même un Italien, ça se paye !

— Dam ! jura le skipper, nous devons partir dans deux heures, il ne me reste que deux hommes à bord, je ne peux pourtant pas mettre à la voile avec si peu de mains !

Et le policeman s'éloigna sans rien dire.

Morgan, qui avait entendu la dernière phrase du capitaine, s'avança et l'interpella :

— C'est vous le capitaine ?

— Oui, dit l'autre interloqué, et après ?

— Il vous manque un homme ?

— Well, allez-vous peut-être le remplacer ? dit-il d'un ton railleur en toisant le gentleman.

— Tout de suite, si vous me prenez. Où allez-vous ?

— A Samoa, faire du coprah (1).

— A quelle heure partez-vous ?

— A 5 heures.

— All right ! dit Morgan, dans une demi-heure, je serai à bord.

Et il tourna les talons sans laisser au skipper le temps de revenir de sa surprise ni d'ajouter un mot.

A 5 h. 1/2, ce jour-là, le sémaphore du South Head signala : *Isabel de Sydney*, cutter de 50 tonnes, en route pour Apia.

Henry Byron Morgan Esq. était à bord avec un petit sac et une couverture comme bagage, 5 livres sterling en poche et 754 livres de dettes derrière lui.

II

SAMOA

Vingt jours après, l'*Isabel* pénétrait la ceinture de coraux qui défend la baie merveilleuse d'Apia. Elle ancrà à 300 mètres de la carcasse de l'*Adler*, le navire de guerre allemand qui, avec l'*Eber*, l'*Olga*, le *Nipsic* de même nationalité, le *Trenton* et le *Vandalia* américains, avait péri corps et biens dans le terrible cyclone de 1889.

En quittant Sydney, Morgan avait changé de nom et s'appelait Sam Ryley.

Il avait aussi changé sa personne : sa barbe avait poussé, ses mains de gentleman durillonnaient et se couvraient d'écorchures ; la bague qui portait la devise de sa famille avait disparu. Les vêtements de bord, salis par les chaînes rouillées et le goudron, lui donnaient presque l'air d'un loup de mer.

Il se sentait rafraîchi, renouvelé, par cette rude existence ; ses muscles s'étaient réveillés et avaient de suite accepté la lutte.

Qu'allait-il faire à Samoa ? Il n'en savait rien encore. Ce fut une idée nouvelle pour lui de penser qu'il lui fallait gagner sa vie : mais il avait des bras, des bras solides ; il s'engagerait dans une plantation de cocotiers, ou continuerait sa vie de marin dans les îles du Pacifique.

La veille, le skipper l'avait appelé dans sa cabine, un réduit où l'ex-champion de Cambridge avait de la peine à se retourner. Il lui témoignait la satisfaction qu'il avait éprouvée de son travail, et le regret qu'il aurait de le voir quitter l'*Isabel*. Puis il lui demanda ses projets.

Indécis, Sam Ryley répondit qu'il irait à terre et verrait d'ici un jour ou deux quels seraient ses plans.

— Samoa, dit le capitaine en lui tapant familièrement sur l'épaule, n'est pas commode à aborder. Jeune homme ; mais une fois à terre, c'est souvent difficile d'en sortir ; car les yeux des belles Samoennes sont aussi dangereux que les coraux de leurs îles, et plus d'un y a fait naufrage, rappelez-vous ça.

Le skipper, avec un air malin qui semblait dire qu'il avait passé par là, offrit enfin un verre de whisky à son « mate » : les verres à hauteur des yeux, on se fit les souhaits d'usage, après quoi Sam Ryley prit congé de son patron.

Plusieurs canots maniés par des gamins aux tors nus sous le soleil rôdaient autour de l'*Isabel* : à un signe de main, les pagaies déchirèrent l'eau bleue, une course acharnée s'engagea, et le vainqueur porta triomphant son passager à terre.

Ryley débarqua devant l'« Hôtel International » : ce premier signe de civilisation avancée lui causa un désenchantement.

Dans l'unique rue d'Apia, les boutiques s'ouvraient allemandes pour la plupart : les étalages montraient déjà leurs rossignols de toutes sortes, fabriqués spécialement pour les habitants du Pacifique, portant des prix qui sont le vol sous sa forme la plus honnête, vol qui constitue le commerce de la race blanche avec celles d'autres couleurs. Quelques Européens, habillés et casqués de blanc allaient et venaient sous leurs parasols, les natifs, hommes et femmes, vêtus de leurs « lavas-lavas » (2) bleus que Manchester fabrique au kilomètre, s'apostrophaient et se saluaient en riant : un peuple sans soucis, sans besoins, heureux comme un peuple d'enfants.

Bientôt dégoûté de revoir ces hôtels où la bière et le whisky trouvaient de nombreux consommateurs sous ce climat si propice à la soif, ces magasins qui singeaient la vieille Europe, mais n'étaient que son rebut, Ryley quitta le quartier populaire, et longeant le rivage de corail blanc où la mer se mourait sans bruit, il fut bientôt sur la route qui mène à la montagne Vaca. Ça et là, des huttes de feuilles de cocotiers apparaissaient au milieu des bananiers et des arbres à pain ; à droite et à gauche, c'était une forêt presque vierge

(1) Noix de coco desséchée.

(2) Pagne de cotonnade.

avec ses lianes, ses orangers, et ses banians aux racines monstrueuses.

Soudain, comme il arrive souvent à Samoa, de larges gouttes de pluie tombèrent sur la poussière du chemin : ce fut bientôt un véritable déluge. Ryley se vit obligé de se réfugier sous un banian, et tandis qu'il regardait la route disparaître sous les flaques d'eau et qu'il respirait avec délices les senteurs de terre et de feuilles mouillées, il entendit des cris et des rires.

Deux jeunes Samoennes, déjà toutes trempées, vinrent se précipiter sous l'arbre qui l'abritait; leurs grands yeux regardèrent l'inconnu, elles le saluèrent d'un « Talofa! » amical.

Sans aucune timidité, les jeunes filles dévisageaient le « papalagi » (2), les yeux dans les yeux, sans hâte, avec une curiosité enfantine. Le grand gaillard amusé, se laissa faire, et sourit; elles admirèrent ses dents blanches, ses yeux bleus et ne s'en cachèrent nullement.

Toutes deux étaient jolies malgré leur nez un peu écrasé; leurs gracieuses formes de jeunes femmes se montraient bronzées au travers de la camisole blanche devenue transparente sous l'ondée, vêtement de vertu doublé d'hypocrisie que la chaste civilisation a imposé à ces enfants de la nature.

Le ciel s'était éclairci de nouveau, les jeunes filles se pressèrent du coude, et après un second « Talofa » s'enfuirent bondissant dans les flaques d'eau, leurs lavas-lavas retroussés par-dessus les jarrets.

Est-ce jeune! est-ce heureux! pensa Ryley en les voyant disparaître au tournant de la route. Il était à peine depuis quelques heures sur l'île, et déjà il aimait le frou-frou des bananiers aux feuilles lacérées : cette végétation le charmait et il souhaitait de vivre à l'abri de sa riche verdure, loin des « stores » (3) européens; vivre comme ces natifs, sans souci du lendemain, ces hommes qui répondent toujours « Malua » quand on leur demande de faire quelque chose.

« Malua! » c'est-à-dire « Attends un peu! » Ils attendent toute leur vie, ils attendent que les « yams » (4) soient mûrs, que les bananes soient bonnes à cueillir. « Malua! » Ils attendent le lendemain sans s'en préoccuper. Quand leurs cheveux sont blancs, avec sérénité, ils attendent la mort, et après, une autre vie heureuse.

III

QUATRE ANS APRÈS

A quelques pas de la case, sous un arbre à pain dont les lourds fruits semblent menacer la tête du passant, la vieille Tali, à la figure ridée, est accroupie près d'un tas de gros galets chauffés sous les pieds d'un poisson roulé dans une feuille de bananier. La jolie Faruma, sa petite fille, termine une natte fine sur laquelle ses doigts gracieux travaillaient avec dextérité.

— Le soleil va se noyer derrière les récifs, dit la vieille en regardant la mer, et ton mari n'est pas revenu... Le diner est cuit, ajouta-t-elle en ouvrant avec des gestes prudents de vieille guenon la feuille fumante qui enveloppe le poisson... Sais-tu où il est allé?

— Le grand bateau qui vient du couchant est arrivé ce matin; sans doute, il s'en fut voir ses amis blancs.

Et la jeune femme qui avait laissé glisser son ouvrage sur l'herbe, regardait immobile dans la vague de l'horizon rouge.

— O Tali, reprit-elle, la vieille qui a vu tant d'hommes et tant de choses, crois-tu que mon mari m'aime? Je crains toujours quand le grand bateau arrive, qu'il ne m'abandonne et ne reparte dans son pays.

— Tu sais, petite Faruma, la plus belle de la terre d'Upolu, que je n'aime pas les « papalagi » et que je les crois menteurs et hypocrites. Quand j'étais petite, comme toi, il y a bien longtemps, ils ont tué mon mari avec leurs fusils parce qu'il ne voulait pas les laisser parler d'amour... car, moi aussi, j'ai été jolie... Plus tard, les blancs du bateau guerrier ont tué mon fils, ton père, alors qu'il combattait pour Mataafa notre roi, et la mère l'a bientôt suivi, le laissant seule avec la vieille Tali. Mais, ô Faruma, ton mari n'est pas comme ceux de sa couleur, je crois qu'il t'aime et ne t'abandonnera pas?

— Comment as-tu deviné cela, ma vieille mère?

— Mon enfant, Tali est âgée, blanche et ridée, et vilaine aux regards des jeunes hommes, elle est faible comme le roseau; mais ses yeux peuvent encore voir de loin la pirogue qui revient des récifs au soleil couchant, aussi bien que ce qui est dans le cœur des hommes. Ton mari, Faruma, a quitté son pays pour ne plus le revoir, il n'aime plus les blancs, car ils lui ont donné une grande douleur et un grand dégoût.

— Dis-moi, interrompit la jeune femme, comment les « papalagi » peuvent-ils être malheureux? Vois les richesses qu'ils ont, les bateaux qu'ils gouvernent, et tous les travailleurs qu'ils commandent dans les plantations. Vois les montagnes de « coprah » qu'ils envoient dans les pays froids, et l'or qu'ils reçoivent quand les bateaux reviennent. Vois leurs femmes couvertes de beaux vêtements, de bijoux et de pierres

brillantes que nous autres ne pouvons regarder que de loin, comme nous regardons les étoiles.

— Innocente que tu es de la vie, dit Tali : beaucoup ont tout cela mais leur cœur est triste cependant. Ecoute, petite, l'histoire du « papalagi » de Manono, la terre qui est là-bas du côté du couchant :

« Il y a de longues années, un « papalagi » arriva, personne ne savait d'où : la tristesse était sur son visage aussi bien que dans son cœur. Longtemps il habita une petite case à Manono, sur le rivage. Il vivait seul et ne voyait que les pêcheurs des récifs qui l'aimaient parce qu'il était si triste. Un matin, on le trouva mort sur sa natte, tenant encore l'image d'une femme blanche serrée sur sa poitrine.

« Plus tard, quand le « papalagi » de Manono fut oublié, un grand bateau qui venait d'Amérique débarqua une femme. Longtemps, elle chercha de tous côtés un homme qu'elle avait perdu, disait-elle. Un jour, les pêcheurs de Manono la virent, et de suite reconnurent les yeux beaux et cruels qu'ils avaient vus sur l'image, dans la case du papalagi. Là, ils la conduisirent, elle regarda partout; mais rien ne restait de ce qui avait appartenu au mort. Enfin elle vit, sur le tronc d'un cocotier, des caractères que le blanc avait gravés avec son couteau, et la femme tomba sur ses genoux et pleura longtemps. Les pêcheurs la laissèrent seule, et ils ne la plainquirent pas, car ils comprirent qu'elle avait fait souffrir « le papalagi », leur ami, pendant de longues années et qu'elle ne méritait pas la pitié.

« La mauvaise femme mourut bientôt après; depuis, les pêcheurs n'osent plus approcher de ce côté de Manono, car l'esprit de la femme se promène la nuit en pleurant sur le rivage. »

— Tu as la sagesse des années, ô vieille Tali, et tu connais maintes choses, mais, dis-moi, crois-tu que mon mari a eu le cœur triste parce qu'un homme... peut-être une femme, lui a fait un sort?

— Cela, je ne puis te dire, Faruma la curieuse, mais

... Des pas se firent entendre sur les palmes sèches que le vent avait détachées des hauts cocotiers, et la forme géante de Sam Ryley apparut à la faible lumière du feu que la vieille avait ranimé.

IV

Le lendemain, de bonne heure, il est étendu sur le sable blanc, la mer étincelle au loin se brisant sur les coraux.

De sa poche, il sort un journal : quoiqu'ayant rompu avec le reste du monde, il lit de temps en temps les nouvelles que le bateau apporte.

A la première colonne du journal daté de Sydney, à la colonne des « Perdus », des morts qu'on réclame de loin, des disparus dont on veut trouver les traces, Ryley lit le paragraphe suivant :

« HENRY BYRON MORGAN, qui a quitté Londres le 7 mars 1887. A quitté Sydney en 1890, et depuis ce temps, on n'a plus eu de ses nouvelles. Père mort, « sœurs demandent informations. Récompense. Ecrire au bureau des MANQUANTS, Lloyd-Melbourne. »

Les yeux de l'exilé se brouillèrent, et sa gorge se resserra. Le passé qu'il avait tâché d'oublier ces dernières années se dressa vivant devant lui. La mort de son père éveilla en lui un remords cuisant : sans doute celui-ci, jusqu'à sa dernière heure, avait travaillé comme le plus humble de son armée d'ouvriers; cette vie de labeur qui n'avait pu être un exemple pour lui serait du moins un reproche qui l'accablerait toujours.

Maintenant, le mal était fait, irréparable. Ses sœurs? Elles ne l'avaient jamais beaucoup aimé, du moins elles n'avaient jamais montré beaucoup d'affection pour le futur chef de la famille, l'héritier des millions.

Ses idées l'emportèrent soudain en Ecosse, dans le vieux château de son père, où il avait passé son enfance. Lui qui avait fui la civilisation, un paria, un mendiant pouvait donc relever la tête; un homme riche maintenant parmi les riches. Devant ses yeux se dressaient les rimes brumeuses des Highlands, sur le flanc desquels il irait chasser le cerf. La cour de Rannoch Castle s'illuminerait de torches pour fêter le retour du jeune « squire », et le vaste hall aux boiseries centenaires s'éclairait comme pour un soir de Christmas.

Tout cela se déroulait devant lui comme un rêve, un rêve qu'il pouvait vivre : il croyait même entendre dans le lointain la musique sauvage et monotone qui rappelle aux Ecossais leurs montagnes.

Mais le bruit de la mer sembla réveiller Ryley. Son regard a quitté le vague, maintenant il voit le sable du rivage, la poussière des coraux de Samoa. Il se rappelle son arrivée dans l'île et sa première impression : le sceptique qui était en lui ne pensait pas qu'elle durerait, l'attrait de la nouveauté s'userait vite, croyait-il. Cependant il y avait plus de quinze ans de cela!

Peu après son débarquement, il avait trouvé une place dans la grande plantation de Vailele, aux portes d'Apia. Insensiblement, il s'était attaché à son nouveau « home », il avait suivi l'ornière de sa nouvelle vie. Plus tard, il avait rencontré Faruma, la fille du chef Lafale; il l'aima et l'épousa. On leur donna une petite île où, depuis trois ans, il vivait maître incontesté de plusieurs centaines d'hectares.

Quitter Samoa, quitter Faruma? Cette pensée ne lui était pas encore venue. Maintes fois, il avait vu les

steamers partir pour Honolulu, Auckland ou Sydney, mais jamais il n'avait senti cette émotion poignante qui saisit l'exilé quand le grand vapeur s'éloigne, quand le premier coup d'hélice frappe l'eau pour l'emmener là-bas.

Son existence passée lui paraissait si lointaine qu'il la regardait maintenant comme si elle avait été celle d'un autre homme. Tous ces plaisirs qui forment ce qu'on appelle la grande vie, ces plaisirs qui, revenant sans cesse les mêmes, deviennent habitude, lui paraissent à présent une chaîne qu'il s'étonnait d'avoir portée si longtemps.

Est-ce parce qu'il avait épuisé toutes les jouissances que la civilisation vend pour de l'argent comptant, qu'il aimait la vie passive et insouciant qu'il menait maintenant? Ici, il suffisait de vivre pour être heureux, là-bas, lui semblait-il, il fallait souvent une vie entière pour atteindre le bonheur, et à la fin, la fatigue de la course empêchait d'en jouir.

L'argent qu'il avait manié avec tant de désinvolture, cet argent qui lui avait donné tout ce qu'il voulait, était maintenant sans valeur pour lui dans ce pays où la Nature riche et abondante fournit aux besoins de l'homme. Le produit des cocotiers de son île lui rapportait chaque année une petite somme qui lui suffisait amplement : ses seules folies étaient parfois un bibelot ou une étoffe voyante qu'il achetait dans un store d'Apia et que Faruma acceptait avec une joie enfantine et reconnaissante.

Ainsi, le viveur, l'homme du Club, le mondain infatigable laissait maintenant sa vie couler doucement, sous un soleil qui défend le travail, devant une nature qui n'en a guère besoin.

Plus d'un, avant Ryley, était arrivé à Samoa pour y faire un séjour, et ce séjour était devenu une vie entière.

L'année précédente, un jeune Américain était parti.

C'est ce même attrait des îles du Pacifique qui fit que le grand romancier anglais Robert-Louis Stevenson écrivit au moment où son yacht ancrant à Nouka-hiva : « Mon âme descendit avec l'ancre au fond, d'où aucun cabestan ne pourrait la détacher, aucun plongeur la ramener à la surface ».

Ryley, lui aussi sent que son âme est ancrée à l'île, comme si les coraux doucement l'avaient envahie dans leur travail lent et sûr. Il aime Faruma et celle-ci l'aime avec son cœur naïf d'enfant qu'elle est encore. Pourquoi briser sa vie, l'abandonner? Pour des filles de ducs et de lords qui courront après ses millions et le prendront par-dessus le marché?

Cependant lentement il relit l'annonce du journal.

Une main se pose sur ses yeux, il se retourne surpris au milieu de ses pensées. Faruma est devant lui, elle est venue doucement, et ses pieds nus n'ont pas fait de bruit sur le sable.

— Pourquoi, dit la jeune femme, es-tu triste, ô mon mari? Le grand bateau t'a-t-il apporté de mauvaises nouvelles?

— Oui, dit Ryley, mon père est mort.

— Et pourquoi ne m'as-tu pas dit cela? Ne dois-je pas être joyeuse quand tu es joyeux, et triste quand tu es triste?

— Oui, petite, j'aurais dû te le dire de suite.

— Ne vas-tu pas retourner dans le pays de ton père? Sans doute il t'a laissé de grandes richesses, et peut-être seras-tu un homme puissant parmi ceux de ta nation.

— Il m'a laissé beaucoup d'argent, des maisons et de grandes terres.

Les yeux de Faruma fixèrent ses yeux bleus.

— Oh! je sais, fit-elle en sanglotant, tu partiras par le prochain bateau, puis tu seras loin, loin parmi les frères les « papalagi ». Tu oublieras Faruma, les femmes de ton pays t'aimeront et tu en choisiras une. Et les pleurs de la femme redoublèrent.

— Si je faisais cela, que penserais-tu de moi, Faruma, et que ferais-tu?

— Je penserais que tu es cruel comme beaucoup de « papalagi »; je penserais que je ne suis pas digne de toi, que tu es trop bon et trop beau pour moi : mais je ne le penserais pas longtemps.

Son doigt montra la mer.

— La mer n'est pas loin, dit-elle, les requins sont nombreux comme les coquillages sur le récif; leurs dents sont voraces et donnent une mort prompte.

Ryley la regarda : dans les yeux en pleurs de la femme brillaient l'amour et la vérité. Le grand gaillard soudain mit son bras autour du cou bronzé de Faruma et l'embrassa longuement.

— Non, dit l'homme doucement, comme s'il pesait chaque mot, je ne retournerai jamais au pays des blancs.

Une heure après, Henry Byron Morgan, adossé contre la case, écrivit sur ses genoux une lettre ainsi conçue :

« Messrs. Lloyd »

« Missing Friends Agents Melbourne. »

« Henry Byron Morgan est mort en quittant Sydney, en 1890. »

Puis, il signa d'une main qui ne tremblait pas : SAM RYLEY.

(1) « Salut... »

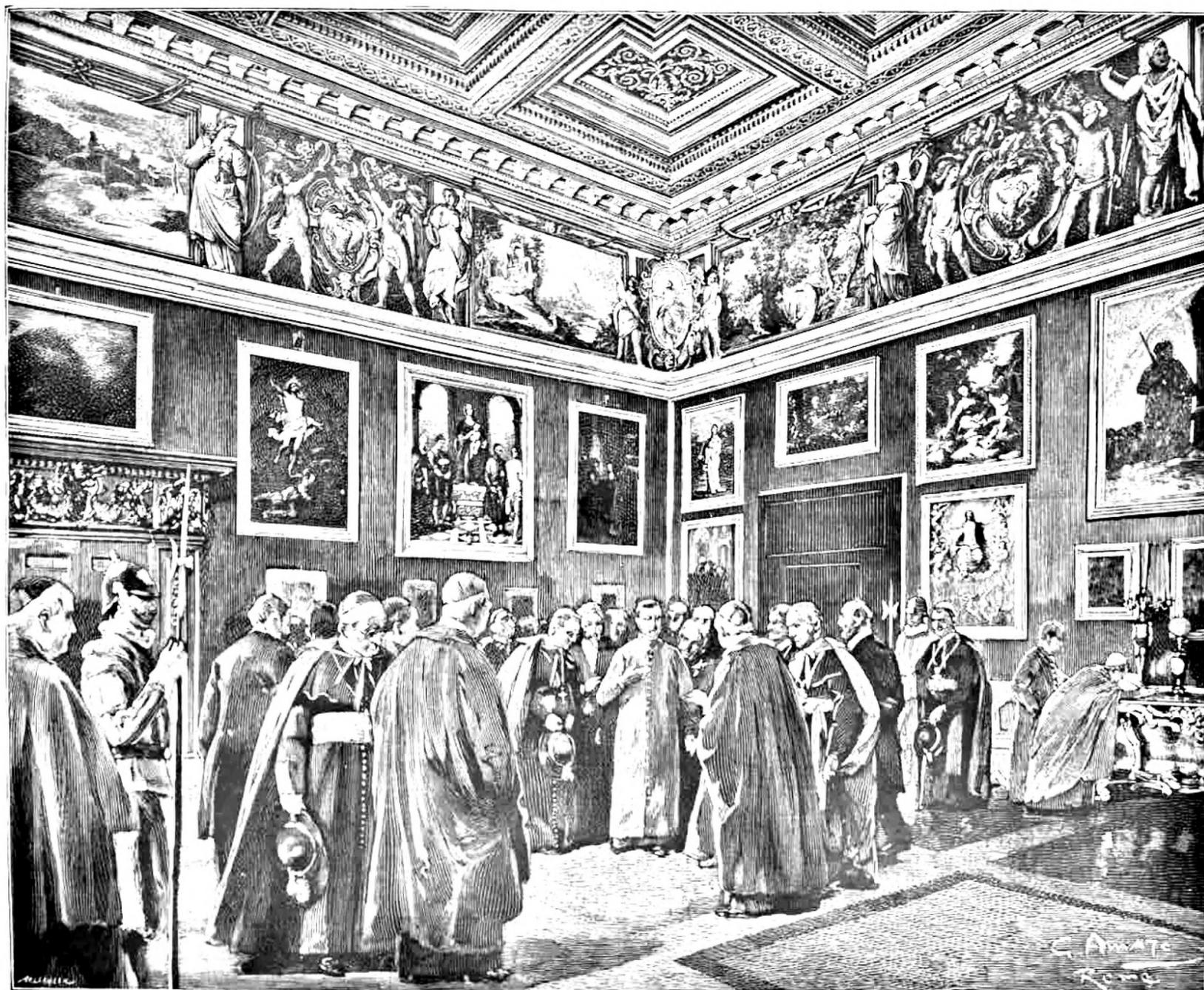
(2) Blanc.

(3) Comptoirs, magasins.

(4) Yams, ignames.



Affichage du bulletin dans une chambre au rez-de-chaussée sur la cour St-Damase (Vatican).



LA MALADIE DU PAPE. — Le camérier de S. S. donnant des nouvelles.

D^r G. MAZZONI. (Phot. Cameli.)D^r LAPPONI. (Phot. G. Borghese.)

LA MALADIE DE LÉON XIII

La première nouvelle de la maladie de Léon XIII se répandit dans Rome, l'après-midi du mardi 28 février, avec la rapidité de l'éclair.

On crut d'abord qu'il s'agissait d'un refroidissement, ayant forme rhumatismale, que le Saint-Père aurait pris la veille en se promenant dans ses jardins du Vatican. L'anxiété redoubla le lendemain lorsque les journaux parlèrent d'une opération chirurgicale, à laquelle avait dû se soumettre Léon XIII. De sa nature, l'opération n'était pas, à vrai dire, dangereuse, chez un homme dans la force de l'âge; elle le devenait chez un vieillard de quatre-vingt-dix ans.

Depuis plus de vingt ans, Léon XIII était affecté d'une tumeur ou kyste hémattique au flanc gauche. A la suite de l'indisposition prise au jardin et aussi de la fatigue occasionnée par les longues audiences de la veille, ce kyste s'était subitement enflammé et causait une vive douleur au malade. Le D^r Lapponi, médecin ordinaire de Léon XIII, demanda qu'un de ses confrères fût appelé pour une consultation. Le pape désigna le D^r Mazzoni, chirurgien, qui avait déjà eu occasion de le soigner. L'opération jugée nécessaire fut fixée au lendemain matin.

Le matin du jeudi, à 9 heures, les deux docteurs se trouvant présents, l'auguste malade, aidé de son fidèle valet de chambre Pio Centra, se leva de sa couche et alla se placer sur un autre lit préparé pour l'opération. Préalablement, le Saint-Père avait reçu le cardinal Rampolla auquel il donna quelques instructions, puis les camériers secrets participants, M^{rs} Merry del Val et de Croy. Sur son désir, le secrétaire particulier de Sa Sainteté, M^r Angeli, fut mandé et pria de célébrer la messe dans la chapelle privée attenante à l'appartement pontifical.

A l'exception de son serviteur, personne ne fut admis à assister à l'opération. A 9 h. 1/2, les D^r Lapponi et Mazzoni se trouvaient prêts. Ils proposèrent d'abord au patient de le chloroformer, le pape s'y refusa catégoriquement. Du reste, en rai-

son du grand âge du pape, les docteurs jugèrent que c'était peut-être mieux ainsi et ils se bornèrent à anesthésier le point à opérer.

L'extirpation de la tumeur exigea près d'une demi-heure; le kyste retiré avait la grosseur d'une orange. Durant l'opération, l'illustre patient jeta quelques cris, mais ne fit aucun mouvement. Terminée, il demanda à voir son compagnon de plus de vingt ans: telle fut son expression.

Naturellement toute la journée, il y eut un va-et-vient considérable de cardinaux, de diplomates, de personnages de toutes qualités, romains et étrangers, qui se rendaient au Vatican demander des nouvelles du pontife. Tous avaient appris l'opération seulement à l'apparition du premier bulletin du matin: la chose avait été tenue absolument secrète.

Le lendemain, les deux D^r Lapponi et Mazzoni se trouvèrent ensemble à 9 heures devant le lit de l'illustre vieillard. Celui-ci dormait encore et les médecins durent le réveiller. En ouvrant les yeux, le pape vit devant lui les deux docteurs et leur sourit avec un air de reconnaissance.

— Saint-Père, dirent-ils, il serait nécessaire d'examiner la blessure.

— Ne me faites pas trop mal, je vous prie, dit Léon XIII en s'adressant à M. Mazzoni, l'opérateur, et guérissez-moi en deux jours.

— Que votre Sainteté se tranquillise: non seulement je ne lui ferai pas beaucoup de mal, mais aucun mal. Quant à vous guérir en deux jours, ce serait mon désir. Seulement il appartient au pape de faire des miracles, non aux médecins.

— Me voici prêt, dit le pape, souriant de nouveau.

L'appareil enlevé, les docteurs virent que la plaie était en bonne voie de cicatrisation. A la visite de l'après-midi, se trouvèrent présents les deux neveux de Léon XIII, les comtes Camille et Richard Pecci. L'entretien se prolongeant, il y eut un moment d'inquiétude dans les antichambres. Heureusement, à leur sortie de la chambre du malade, les docteurs purent rassurer tout le monde.

Le soir, le Saint-Père était d'excellente humeur, plus que jamais, et disait au docteur Lapponi qu'il se sentait parfaitement bien.

Enfin, à partir de samedi matin, on pouvait considérer Léon XIII comme guéri.

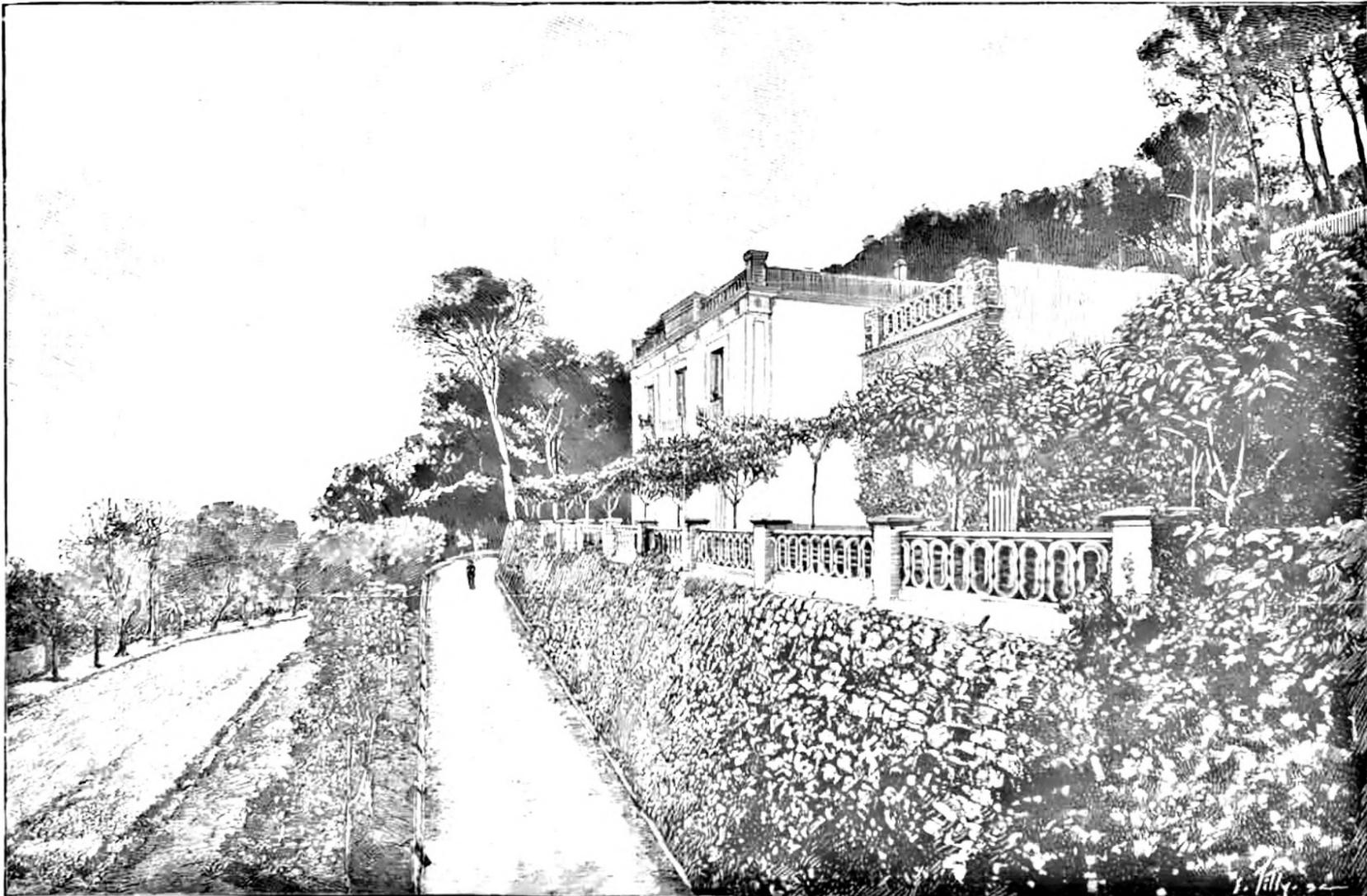
Nos dessins donnent une vue de la salle de la Garde palatine, où l'on va prendre des nouvelles auprès de M^r de Croy, de famille princière belge. Là, sur un registre, vont s'inscrire les visiteurs. Plusieurs ont fait précéder leur signature de vœux et de souhaits, de mots filialement affectueux exprimant leur profonde vénération pour le Saint-Père. L'autre vue montre l'antichambre du *maschio di casa*, qui donne sur la cour de Saint-Damase et en bas du grand escalier qui conduit aux appartements du pape. A gauche, appendus à la bibliothèque, se voient deux cadres bordés de noir et renfermant les bulletins des médecins.

Pour terminer, un mot sur les docteurs qui ont soigné Léon XIII.

Le docteur Lapponi est encore jeune. Sorti, il y a quelques années, de l'Université de Bologne, il commençait assez péniblement sa carrière, quand, tout à coup, il fut appelé à Rome, pour servir de médecin assistant au docteur Ceccarelli, son prédécesseur auprès de Léon XIII. A la mort de l'ancien médecin du pontife, M. Lapponi prit sa place, et l'on peut dire qu'il s'occupe constamment de la santé de son auguste client. Habituellement, le docteur fait une visite par semaine; s'il se présente quelque dérangement dans la santé du Saint-Père, alors il est pour ainsi dire à demeure au Vatican.

M. Gaetano Mazzoni, qui a extirpé le kyste, est encore plus jeune que son confrère Lapponi. Son nom déjà très honorablement connu, va devenir historique, à la suite de l'opération faite à Léon XIII.

P. ZIEGLER.



Villa du bois de Boulogne, à Alger, habitation de la reine de Madagascar. — Phot. Marcel Beau. (Cet article, page 164.)

LIVRES NOUVEAUX

Mémoires. — Etudes historiques.

Sainte-Hélène, journal inédit du général baron Gourgaud, publié avec préface et notes par le vicomte de Grouchy et Antoine Guillois. 2 vol. in-8°, Flammarion, 15 fr.

C'est un nouveau *Mémorial de Sainte-Hélène* que viennent de nous offrir M. de Grouchy et Guillois. Le général Gourgaud y note en effet jour par jour les menus incidents de la vie à Sainte-Hélène, en y mêlant la citation, aussi textuelle que possible, de toutes les paroles d'intérêt un peu général prononcées par Napoléon au cours de ses entretiens. Nous n'irons pas jusqu'à dire, pourtant, que l'intérêt de ce second *Mémorial* égale celui du premier, qui reste et restera toujours, en dépit des plus savantes études et des mémoires les plus pittoresques, la seule histoire vraiment vivante du Premier Empire. Le journal de Gourgaud, outre qu'il a le désavantage de venir le second, ne saurait prétendre à nous intéresser au même degré : il contient plutôt une foule de détails que les éléments d'une histoire d'ensemble ; et plusieurs de ces détails, on doit bien l'avouer, nous ont été rapportés déjà sous une forme analogue. Mais Napoléon est un si grand homme que tout ce que nous savons de lui ne nous empêche pas d'avoir encore beaucoup à en apprendre : et il y a, dans ses confidences à Gourgaud, tel jugement, telle réflexion philosophique, qui nous ouvrent des horizons nouveaux sur son esprit et son caractère. Et puis, si le *Journal de Gourgaud* n'a pas l'importance historique du *Mémorial de Sainte-Hélène*, peut-être le dépasse-t-il, au contraire, en intérêt anecdotique : jamais on ne nous a donné un tableau plus complet, ni plus touchant, de l'existence lamentable de cette petite cour de Sainte-Hélène, toute remplie de jalousies, d'intrigues mesquines, d'agitations inutiles, et où, sans cesse, la joie du sacrifice se changeait davantage en de cruels regrets, tandis que le malheureux Napoléon, entêté dans son rêve de grandeur impériale, continuait à exiger de son entourage une obéissance tous les jours plus lourde.

Joséphine Impératrice et Reine, par Frédéric Masson. 1 vol. in-8°, Ollendorff, 7 fr. 50.

La littérature illustrée est décidément un genre littéraire spécial, d'ailleurs le plus agréable de tous. Mais il perd beaucoup de son agrément quand l'illustration vient à lui manquer, comme c'est le cas pour cette nouvelle édition, *désillustrée*, de l'ouvrage de M. Masson. Avec les belles images qui accompagnaient l'ouvrage dans sa première édition, on s'accommodait fort bien de l'absence de plan, ou plutôt on admettait volontiers un plan qu'on savait fait en vue de l'illustration, et qui, au lieu de suivre d'année en année l'histoire de Joséphine, nous permettait de connaître tour à tour ses toilettes, son train de maison, sa vie intime, ses réceptions, et ses voyages. Mais maintenant que les images ne sont plus là pour justifier cet ordre des chapitres, nous regrettons que M. Masson ne nous ait pas raconté, plutôt, l'histoire de Joséphine impératrice de la même façon qu'il vient de nous raconter, dans sa très remarquable *Joséphine de Beauharnais*, les aventures de son héroïne jusqu'au jour de son mariage avec Napoléon. Et nous le regrettons d'autant plus que, pour l'abondance et la sûreté des renseignements, son livre est peut-être le plus précieux qu'il ait encore écrit : il n'y a pas un détail qui ne s'y trouve noté, contrôlé, expliqué, et chaque détail tend à compléter l'ensemble du portrait. Tous les éléments d'une histoire véritable de Joséphine impératrice. M. Masson nous les donne dans ce livre : mais lui seul est capable d'écrire, à l'aide de ces éléments, cette véritable histoire : et nous espérons qu'il se décidera bien, tôt ou tard, à publier une troisième édition de son livre, mieux adaptée aux exigences spéciales de la littérature non-illustrée.

La Dernière de Condé, par Pierre de Ségur. 1 vol. in-8°, avec portrait, Calmann-Lévy, 7 fr. 50.

Qu'il nous raconte la vie du maréchal de Ségur, ou celle de M^{me} Geoffrin, ou celles de Louise-Adélaïde de Condé et de sa belle mère la princesse de Monaco, M. de Ségur apporte à tous ses récits une qualité qui suffirait, à elle seule, pour nous les rendre précieux. Il est naturellement à l'aise dans l'histoire du dix-huitième siècle : avant d'en acquiescer la science, il en a, pour ainsi dire, le sens familier ; et il se représente les mœurs du siècle passé non pas en historien, mais en contemporain, de la façon dont nous nous représentons les événements actuels que nous rapportent nos journaux. Il n'y a pas l'ombre d'un effort, par exemple, dans l'élegante vérité avec laquelle, cette fois, M. de Ségur nous raconte les mésaventures conjugales de la princesse de Monaco, ses relations avec le prince de Condé, et le mélancolique roman de ses dernières années. Les faits y parlent d'eux-mêmes, et la documentation la plus minutieuse y prend l'allure aimable d'une légère causerie. Peut-être seulement, dans son étude sur Louise-Adélaïde de Condé, l'auteur a-t-il donné trop d'étendue à la correspondance amoureuse de la jeune princesse avec la Gervaisais qui, pour charmante et touchante qu'elle soit, nous a déjà été bien souvent citée. Mais on trouvera, en

revanche, dans son livre, toute une série de lettres du prince de Condé qui étaient restées jusqu'ici absolument inédites, et qui sont d'une allure, d'un esprit, et d'un style charmants.

L'Etat social de la France au temps des Croisades, par L. Garreau. 1 vol. in-8°, Plon, 7 fr. 50.

M. Garreau a réussi à nous rendre le sujet de son livre aussi intéressant que si, au lieu de nous décrire l'état social de la France au temps des Croisades, il nous avait parlé, par exemple, de l'état social de la France à la veille de la Révolution : c'est le meilleur éloge que nous puissions faire de son livre. Il nous fait apparaître vivante une époque qui semblait bien être désormais incapable d'une résurrection historique. Les nobles, les serfs, les moines et les bourgeois du douzième siècle, tels qu'il nous les montre, ont des figures si nettement dessinées que, sans l'ombre d'effort, nous reconstituons, nous revoyons, nous sentons la Société qu'ils ont servi à former. Et deux conclusions des plus imprévues se dégagent, en outre, de ce curieux tableau, deux conclusions dont la première est, précisément, que la société française du moyen âge a parfaitement de quoi nous intéresser, nous instruire, et même nous toucher, étant beaucoup moins éloignée de la nôtre que notre ignorance nous portait à l'imaginer. Et la seconde conclusion est que, pour être un grand politique, rien ne vaut autant que d'être un grand saint : car à toutes les pages du livre, qu'il s'agisse de magistrature, d'organisation militaire, d'équilibre entre les diverses classes de la société, toujours nous voyons apparaître la figure de saint Louis, réglant tout, remédiant à tout, avec une sagesse et une modération qui, si l'Eglise n'eût fait de lui un saint, auraient suffi à en faire le premier de nos hommes d'Etat.

Romans.

La Terre qui meurt, par René Bazin. 1 vol. in-18, Calmann-Lévy, 3 fr. 50.

Le roman de M. Bazin retrouvera, en volume, le grand succès qu'il a eu dans la revue où il a, d'abord, été publié. Autant qu'un roman peut être parfait, celui-ci l'est. Simplicité, vérité, puissance dramatique, émotion, charme du style, tout s'y trouve réuni ; et tout cela y est encore relevé d'une haute signification morale, pour ne pas dire politique, puisque c'est la vie même de la province française que l'auteur a incarnée, pour nous, dans les humbles aventures d'une famille de métayers maraichins. Par là ce roman se distingue de nos autres romans campagnards, entre lesquels il n'aura pas de peine, du reste, à prendre le premier rang. Et jamais M. Bazin, à qui nous devons déjà tant de jolis ouvrages, jamais il n'a rien écrit d'aussi vigoureux ni d'aussi vivant : de sorte que, après nous être affligés avec lui de l'abandon progressif de nos campagnes, nous ne pouvons nous défendre d'une réflexion consolante. Voici, en effet, un écrivain qui, volontairement, habite la province ; et il y en a au moins deux autres qui font de même, M. Pierre Loti et M. Mistral ; et nous constatons que, loin de rien perdre à fuir ainsi Paris, ce sont peut-être les trois seuls écrivains dont le talent se renouvelle, se prolonge, s'élève à chacun de leurs livres. La province, décidément, n'est pas aussi morte, ni aussi mortelle qu'on pourrait le croire.

Dorine, par André Theuriel. 1 vol. in-18, Lemerre, 3 fr. 50.

M. Theuriel est, comme l'on sait, un très fertile écrivain : c'est ce que vient encore nous confirmer ce nouveau recueil. De frêles souvenirs de jeunesse, de menues observations sur la vie provinciale, de curieuses légendes paysannes, et maints traits piquants de la vie des humbles, voilà toute la matière du livre, et c'est d'elle que M. Theuriel a dégagé une trentaine de petits récits colorés, vivants, ingénus, voire parfois d'une souriante ironie, mais toujours d'une très remarquable variété de mise en scène. Peut-être, après cela, serions-nous assez embarrassés de dire lesquels de ces petits récits nous ont plu davantage, de *Dorine*, l'amusante nouvelle qui ouvre le recueil et qui lui a donné son titre, ou de *Chèvre-feuilles saurages*, *Herbes fauchées*, *Les Araignées*, où se révèle, une fois de plus, et variées à souhait, les minutieuses facultés d'analyse et de description de l'auteur de *Boisfeury*.

La Machine à explorer le temps, par H.-G. Wells, traduit de l'anglais par H.-D. Davray. 1 vol. in-18, édition du *Mercury de France*, 3 fr. 50.

M. Davray a tout à fait raison quand il nous dit, dans son introduction, que le roman de M. Wells, « tout en rappelant M. Jules Verne, se rapproche beaucoup plus d'Edgar Poe et de Villiers de l'Isle Adam ». Ou plutôt la vérité est même qu'il ne rappelle nullement M. Jules Verne, et que son affabulation scientifique est d'une invraisemblance et d'une puérilité plus marquées encore, peut-être, que celle de l'*Eve Future* ou de certains contes de Poe. L'auteur anglais a simplement voulu, par un procédé quelconque, varier la monotonie de l'ordinaire des romans qui sont censés transporter le lecteur dans les âges futurs : et ainsi il a imaginé cette extravagante machine, au lieu de s'en tenir, par exemple, à un rêve, ou à une catastrophe séculaire, deux formules dont, en effet, nous commençons à nous fatiguer. Mais le véritable sujet de son livre, ou du moins celui qui seul a pour nous un véritable intérêt, c'est le tableau qu'il nous

fait de l'avenir probable de l'humanité : et, là encore, il se rapproche de Poe et de Villiers de l'Isle Adam. Tout le récit du séjour de son héros parmi les derniers hommes est vraiment à la fois d'une ironie très profonde et d'une émotion très vivante. Depuis l'auteur de l'*Eve Future* nous ne voyons personne qui ait allié au même degré l'observation et la fantaisie, et M. Wells l'a fait avec une apparence de bonhomie, une sorte de pince-sans-rire britannique qui ajoute encore à l'effet de sa satire. Son livre est d'ailleurs, chose rare, parfaitement traduit, ce qui nous met plus à l'aise encore pour en recommander la lecture à ceux qui, tous les jours davantage, déplorent l'uniformité de nos romans d'adultère.

Tableaux Soudanais, par Edouard Guillaumet. 1 vol. in-18, Flammarion, 3 fr. 50.

Fils du peintre de talent Gustave Guillaumet, l'auteur de ce livre a tenté, lui aussi, de nous rapporter de ses voyages des visions de sites, d'hommes et de choses exotiques. Les *Tableaux Soudanais*, au nombre d'une trentaine, sont en effet de petits récits de sujets un peu minces, mais d'une facture très colorée, pleins de fins paysages et de jolies silhouettes. Il y en a même quelques-uns, comme *La Tabaski*, *Une Captive*, *Le Mariage de Fatimata*, qui sont de vrais petits romans, réels et vivants, et qui sans doute nous toucheraient plus encore si nous ne commençons à être légèrement fatigués, en littérature, de l'excès de la couleur locale et de l'exotisme.

Divers.

Dictionnaire des connaissances musicales, par Georges Bonnal. 1 vol. in-8°, avec notations et figures. Bonnal à Marseille, 4 fr.

Ne nous attardons pas à discuter le but et le plan d'un ouvrage qui, au dire de M. Bonnal lui-même, ne s'adresse ni aux musiciens, ni à ceux qui auraient l'intention de le devenir, et arrivons vite à ce que, dans de telles conditions, il peut encore offrir de spécialement instructif pour des non initiés. M. Bonnal semble s'être attaché, surtout, à nous y donner des définitions simples, claires, imagées des termes les plus usuels du langage musical, ceux dont le sens lui paraît être rendu le plus inutilement obscur dans les meilleurs ouvrages didactiques. Et bien que certaines de ses définitions soient trop rudimentaires, et certaines aussi trop fantaisistes — comme celle où, à propos de la trompette, l'auteur évoque le souvenir des trompettes de Jéricho — l'ensemble n'en est pas moins précieux pour ceux qui, en effet, ignorant tout de la musique, ne peuvent s'empêcher d'en employer les termes. Sur « la formation naturelle des accords et des gammes », sur « les artifices d'harmonie », ou encore sur « le rôle de l'accompagnement », on trouvera, dans ce livre, des définitions justes, mises à la portée des lecteurs les moins préparés, et qui ont même chance d'être utiles aux véritables musiciens.

Le peintre et aquarériste Septime Le Pippre, sa vie, son œuvre, par Gaston Lavalley. 1 vol. in-8°, avec portrait et 8 photographies, Jouan, éditeur à Caen, 5 fr.

Septime Le Pippre ? Voilà un artiste français bien inconnu, et, à ce titre, bien digne de nous intéresser ; mais, dût M. Gaston Lavalley, son aimable panégyriste, en être contristé, nous ne pouvons nous empêcher d'avouer qu'en Septime Le Pippre l'homme est, pour nous, plus digne d'intérêt que l'artiste. Et la faute (en est, d'ailleurs, à M. Lavalley lui-même qui, dans sa touchante monographie, a su mettre en relief avec un art délicat les hautes qualités morales de son compatriote. Officier durant l'Année Terrible, Septime Le Pippre y trouva une mort héroïque, qui n'est pas sans rappeler celle du peintre Henri Regnault. Mais, quoi qu'en dise son biographe, sa ressemblance avec l'auteur de *Salomé* s'arrête là ; car, en dépit d'une certaine facilité d'illustrateur, les spécimens de son œuvre qui nous sont offerts ne nous permettent guère de le comparer, comme le fait M. Lavalley, à Callot, ni à Raffet, ni à Daumier, ni même à M. Caran d'Ache.

Ont paru :

ROMANS. — *Mademoiselle Cloque*, par René Boylesve. In-18, édition de la Revue Blanche, 3 fr. 50. — *L'Amé du Juge*, par Pierre de Lano. In-18, Simonis-Empis, 3 fr. 50. — *Une Volupté Nouvelle*, par Pierre Louys. In-12, illustré, de la collection « Lotus Alba », Borel, 1 fr. 50. — *La Clef des Champs*, nouvelles par Frédéric Fehvre, préface d'André Theuriel. In-18, Ollendorff, 3 fr. 50. — *Les Messieurs de Sérjac*, par Jean de Ferrières. In-18, 3 fr. 50. — *Pas de Dot*, par Pierre Maël. In-18, 3 fr. 50. — *N'y Touchez pas*, par Jacques des Gachons. In-18, Lecène et Oudin, 3 fr. 50.

DIVERS. — *L'Audition et ses organes*, par le Dr E.-M. Gellé. 1 vol. in-8°, avec grav. Alcan, 6 fr. — *Comment devons-nous reconstituer nos vignobles*, par Gustave Foex. 1 hr. in-8°, illustrée, Brocherioux, 1 fr. — *La Pyrographie et ses applications*, par Jean Closset, 1 vol. in-8° avec 50 dessins de l'auteur, H. Laurens, 2 fr. — *La Photographie animée*, par Eug. Trutat, préface de J. Marey. 1 vol. gr. in-8° avec 146 fig. et 1 pl. Gauthiers-Villars, 5 fr. — *Le développement en photographie au gélatino-bromure d'argent*, par Frédéric Dillaye. 1 vol. in-8°, illustré, Montgredien, 4 fr. — *L'Année industrielle*, par Max de Nansouty. 1 vol. in-18, illustré, Juven, 3 fr. 50. — *Les Congrès ouvriers en France (1876-1897)*, par Léon de Seilhac. 1 vol. in-8°, Colin, 1 fr. — *Litiges et réclamations en matière de transports par chemins de fer*, guide pratique par Ernest Protat. 1 vol. in-18, Chaix, 2 fr.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

L'électricité dans le Far West. — Dans l'Amérique du Nord, il n'y a pas que les grandes cités qui jouissent aujourd'hui des avantages qu'apporte, dans une ville, l'électricité appliquée aux divers besoins de la civilisation moderne. Bien loin, dans le « Far West », sur les pentes des Montagnes Rocheuses, il existe, dans l'Etat de Montana, une petite ville appelée « Helena ». Elle compte à peine 15.000 habitants et se trouve située à 1.950 mètres d'altitude, dans la haute vallée du Missouri, au centre d'une région riche en mines d'or, d'argent et de cuivre, traversée par la ligne du « Northern Pacific ».

Les intelligents habitants de cette localité lointaine ont eu l'idée d'utiliser les chutes du Haut-Missouri au moyen de barrages et de leur faire ainsi produire une force utile de 30.000 chevaux, qu'on transforme intégralement en énergie électrique. On emploie cette énergie, sous des formes variées, pour la marche des « fonderies, fabrique de machines et usines de toute espèce, pour la traction des tramways, l'éclairage électrique, la distribution d'eau et la force motrice nécessaire aux maisons de commerce et habitations particulières.

De sorte qu'on peut dire qu'à part Buffalo et le Niagara, aucune localité américaine n'est aussi parfaitement dotée sous le rapport de l'électricité que la petite ville d'Helena.

Les effets économiques des canaux maritimes. — Dans une étude générale présentée sur ce sujet à l'Académie américaine des sciences sociale et politique, M. Fairlie consacre un chapitre intéressant à la transformation des conditions commerciales du monde entier par l'ouverture du canal de Suez.

Le canal de Suez a été ouvert en 1870 avec un trafic de 486 navires d'un tonnage de 436.000 tonnes ; en 1891, le trafic avait atteint 8.700.000 tonnes.

La nouvelle route économise près de 5.000 kilomètres sur le voyage des ports de l'Europe occidentale vers l'Orient, soit à peu près la moitié de la distance pour Bombay ; d'où une révolution complète dans le caractère du trafic maritime avec l'Orient.

Sur la route du Cap, les possibilités de ravitaillement en charbon étaient rares, de sorte que la navigation à voile était, en général, plus profitable que la navigation à vapeur.

Par le canal, les navires peuvent prendre du charbon à Gibraltar, Malte, Port-Saïd et Aden ; aussi la navigation à vapeur ne tardait-elle pas à supplanter la navigation à voile.

Au surplus, avec l'ancien mode de navigation, les voyages aux Indes prenaient la plus grande partie de l'année et les dates d'arrivée étaient très incertaines, de sorte que les comptoirs devaient entretenir de grands approvisionnements pour pouvoir répondre à toutes les demandes, ce qui conduisit à la construction des entrepôts immenses d'India Dock.

Maintenant les steamers font le voyage en trente jours, et la date de leur arrivée est réglée à un ou deux jours près, ce qui permet aux marchands de faire des commandes directes aux Indes, et les dispense d'avoir des entrepôts aussi vastes.

Depuis l'ouverture du Canal, les Indes ont pris le second rang parmi les pays exportateurs : leurs exportations de grain dépassent aujourd'hui 50 millions de boisseaux. Le canal a de même rendu possibles les exportations de viandes, fruits et autres produits alimentaires d'Australie et de Nouvelle-Zélande.

Les pruniers japonais en Algérie. — Depuis quelques années, par les soins du Service botanique du gouvernement, le prunier japonais a été introduit en Algérie. D'intéressants essais ont été d'abord institués à la station de Rouba, et ont parfaitement réussi. Il est maintenant démontré que ces arbres fruitiers se comportent très bien dans notre grande colonie.

Les prunes japonaises étant à chair très ferme, très dure, même à maturité, peuvent être transportées facilement, sans grandes précautions ; et leur dessiccation, pour la préparation d'une prune sèche de consommation courante à l'usage des indigènes surtout, paraît devoir réussir.

La Société d'horticulture d'Alger s'est associée au Service botanique pour une ample distribution de greffes, et il est probable que d'ici peu de temps, les jardins kabyles seront tous pourvus de cet intéressant fruitier.

Ce sont les horticulteurs algériens qui ont les premiers attiré l'attention sur cet arbre ; et c'est en 1875, à Berkeley, en Californie, chez M. John Kelsey, que fut planté le premier prunier japonais.

La variété Kelsey est très grosse ; mais elle ne mûrit bien que sur le littoral.

Le grossissement du budget en France. — L'exercice de 1899, tel qu'il a été établi par la Commission du budget, prévoit des dépenses s'élevant à 3.600.500.000 francs.

A ce taux, on peut prévoir que les premières années du prochain siècle verront un budget double de celui que la France s'octroyait en 1869, et qui n'était que de 2.013.344.968 francs.

En 1875, notre budget, malgré un accroissement de dépenses de 800 millions résultant de la guerre de 1870-71, n'était encore que 2.972.664.289 francs.

Et voilà aujourd'hui que nous entamons notre huitième demi-milliard.

La rapidité du tir dans l'artillerie de campagne. — L'artillerie de campagne a subi une évolution très nette dans ces dernières années. L'accroissement de la vitesse du tir est devenu une condition essentielle de l'existence du canon de campagne moderne. Tout le monde est d'accord sur la nécessité pour le canon de produire, au moment où il le faudra, des effets considérables dans un temps très court. La partie délicate du problème à résoudre consiste à éviter l'écueil du gaspillage des munitions.

M. le lieutenant L. Poncet a publié, à ce sujet, dans la *Revue d'artillerie*, une intéressante étude qui s'inspire, en partie, des travaux du général Langlois sur l'artillerie de campagne.

Jusqu'à la fin du seizième siècle, on ne se préoccupait pas de la rapidité du tir : le matériel était d'ailleurs lourd et encombrant.

« A la bataille de Granson, en 1475, dit Meyer dans sa *Technologie des armes à feu*, les pièces de Charles le Téméraire avaient été chargées et pointées contre les Suisses pendant le combat. Lorsqu'elles firent feu par salves, les boulets donnèrent trop haut, ce qui causa la perte de la bataille, parce qu'on n'eut pas le temps de recharger assez tôt. » A cette époque, on considérait comme un résultat satisfaisant de pouvoir tirer 30 coups en un jour; l'échauffement des pièces était aussi un obstacle.

Les essais d'augmentation de la rapidité du tir remontent au début du dix-septième siècle où les Allemands employèrent le premier canon se chargeant par la culasse. Des résultats plus sérieux furent obtenus à l'époque de Frédéric II lorsqu'on créa un matériel de campagne plus léger. Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, avec le retour aux pièces de gros calibre de l'artillerie de Grébeauval, ainsi que pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire, on admettait généralement comme rapidité maxima du tir sur le champ de bataille, 1 à 2 coups par minute et par pièce.

D'ailleurs, du temps de l'artillerie lisse, dit le lieutenant Poncet, la canonnade qui précédait à la bataille ne pouvait prétendre à l'écrasement de l'ennemi. Elle couvrait le déploiement, donnait du temps, mais sans endommager sérieusement l'adversaire. Aussi, pendant la plus grande partie de l'action, le tir était-il presque ininterrompu, mais toujours assez lent. Au contraire, au moment décisif, marqué par la phase du tir à mitraille, le feu était conduit avec une violence inouïe. On atteignait alors la vitesse de 2 coups 1/2 et même de 5 coups par pièce, comme à Wagram et à Friedland, lorsque les batteries ouvraient la brèche à l'infanterie par le tir à mitraille.

Avec l'artillerie rayée percutante, l'action était rarement décisive à grande distance : à distance normale de combat, l'effet produit était satisfaisant, mais jamais écrasant. C'est ainsi qu'à Sadowa, deux lignes d'artillerie luttèrent pendant cinq heures, sans que l'une d'elles soit anéantie.

Pendant la guerre franco-allemande, la vitesse du tir pour les canons français a atteint un coup par minute avec la pièce de 12; 2 coups avec celle de 4 et 3 avec la même par le tir à mitraille. Les canons allemands se chargeant par la culasse n'avaient pas une vitesse sensiblement supérieure.

C'est depuis 1871 que les effets du canon de campagne ont été considérablement accrus. Dans une première étape, l'artillerie a augmenté l'étendue de ses portées utiles; dans une seconde, la puissance propre du projectile a été développée par une fragmentation méthodique; enfin, dans une troisième étape, cette même puissance a été augmentée plus fortement par l'emploi généralisé du tir fusant, qui a reporté de 500 à 3.000 mètres et plus l'effet foudroyant de l'ancien tir à mitraille.

Le canon à tir rapide, augmentant la rapidité des effets de l'action, ne fait qu'accentuer les conséquences des progrès accomplis depuis 1871.

Il est devenu indéniable que, pour arriver à l'écrasement de l'adversaire, il est nécessaire d'accroître la valeur offensive du feu, et pour cela il faut lui donner le maximum de rapidité. L'artillerie, dit le général Langlois, doit agir par son feu comme une charge de cavalerie, mais une charge que rien n'arrête et qui peut tout broyer sur son passage.

Les moyens employés pour cela consistent à diminuer le recul, à accélérer le retour en batterie, à activer le pointage et le chargement, et à faciliter la mise de feu. Grâce à la combinaison de ces divers procédés, les canons construits récemment ont atteint des vitesses considérables, comme on peut en juger par le tableau ci-dessous :

Types des pièces (Calibre 7,5)	Nombre de coups par pièce et par minute.
Schneider modèle 95	8 à 10
Canet (modèle 96)	10
Darmancier (St. Chamond)	12 à 15
Finspong	8 à 12
Nordenfeli (Paris)	10 à 12
Maxin-Nordenfeli (Londres)	10 à 12
Hotchkiss	12

Le canon modèle 1896, récemment adopté par l'Allemagne, doit tirer régulièrement dans les feux rapides 5 coups par minute. C'est une vitesse limitée pour éviter le gaspillage des munitions, mais en réalité la pièce serait capable d'une vitesse double et même triple.

D'après ce qui précède, il est permis de prendre pour la vitesse moyenne des canons de

campagne à tir rapide : 10 à 12 coups par minute, en supposant qu'on fait le pointage après chaque coup avec toute l'exactitude désirable; si l'on se contente au contraire d'un pointage approximatif, on peut facilement atteindre 18 à 20 coups, mais il est bon de se méfier des vitesses excessives; comme disait Scharnhorst au commencement du siècle : « Un seul coup bien pointé vaut mieux que plusieurs mal ou non pointés, car si l'on ne pointe pas, à quoi sert-il de tirer ? »

La population de l'Indo-Chine. — La Société de statistique de Paris a entendu, dernièrement, une conférence de M. Doumer, gouverneur général de l'Indo-Chine, sur l'état économique de ce pays.

Ayant d'abord à parler du nombre de ses habitants, le conférencier a fait remarquer que l'on était mal fixé sur ce nombre, évalué par les uns à 25 millions, pour les autres à 20 millions.

Ces résultats, fort incertains, comme on voit, s'expliquent aisément par le mode de recensement suivi par les agents qui en étaient chargés. Tantôt on comptait, au Tonkin surtout, le nombre des maisons de chaque village, et on multipliait par 4 pour avoir le nombre d'habitants; tantôt on multipliait le nombre des inscrits (Annamites payant l'impôt, d'après les rôles des mandarins) par des coefficients acquis par l'expérience en Cochinchine, et variant entre 12 et 15, pour obtenir la population totale.

Au Tonkin, la population est de 10 à 12 millions d'individus, presque tous fixés dans le Delta; en Annam, de 5 à 6 millions. La Cochinchine possède 2 millions 1/2 à 3 millions d'habitants; le Cambodge en a de 1 1/2 à 2 millions; le Laos entre 500.000 et un million. Au total, les deux limites extrêmes entre lesquelles varie la population de l'Indo-Chine sont de 20 à 25 millions, pour une surface que nous ne connaissons guère beaucoup mieux.

M. Doumer évalue approximativement la superficie de l'Indo-Chine à un million de kilomètres carrés, soit environ le double de la superficie de la France.

Une utilisation du cactus. — On vient de faire du cactus, dans le sud de la France, un emploi assez imprévu. Cet emploi consiste à entourer de haies d'opuntia les pinèdes ou plantations de pins. Cette plante étant incombustible, en raison de la grande quantité d'eau emmagasinée dans ses tissus, on se propose ainsi de protéger certaines plantations contre les incendies fréquents auxquels elles sont exposées.

On pourrait étendre le domaine de cette adaptation, et, dans toutes les régions où l'opuntia peut vivre, il serait tout indiqué d'en multiplier les haies dans les régions boisées, pour limiter les incendies de forêts, et arrêter leur si facile et si désastreuse extension.

M. Roland-Gosselin a raconté à la Société d'acclimatation qu'ayant été témoin d'un incendie où les opuntia avaient été respectés, il a pu s'assurer que ces plantes supportaient admirablement une forte grillade. Huit jours après leur exposition au feu, on voyait apparaître de nouveaux articles, et s'épanouir des boutons à fleur.

Voilà un système de prévention contre le feu qui rendrait assurément de grands services dans l'Estérel, et aussi dans les Landes où les incendies sont si fréquents, à la condition toutefois de trouver une espèce d'opuntia rustique et d'une acclimatation facile dans cette dernière région.

La production des vins dans les principaux pays en 1898. — Si la récolte des vins en France a été sensiblement la même en 1898 et en 1897, — 32.282.300 hectolitres au lieu de 32.350.700, — les autres pays producteurs, au contraire, ont vu leur récolte notablement augmenter l'année dernière.

L'Italie et l'Espagne ont été surtout favorisées d'un excès de 6 millions d'hectolitres environ, la première récoltant 31.500.000 h. au lieu de 25.958.500, et la seconde 24.750.000 h. au lieu de 18.900.000.

La récolte de la Russie a été de 3.120.000 h. au lieu de 2.500.000; et celle des Etats-Unis a passé de 1.147.000 h. à 1.300.000.

Enfin la Bulgarie a presque triplé sa récolte, qui a été de 2.600.000 h. au lieu de 1.090.000.

Seules l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie ont subi une diminution sensible, la récolte de la première baissant de 2.100.000 h. à 1.800.000, et celle de la seconde de 3 millions d'hectolitres à 2.800.000.

CORRESPONDANCE

L'absinthe Durrand. — Dans notre numéro du 18 février, nous avons publié une correspondance de notre collaborateur M. Sabattier sur le voyage d'Henri Rochefort en Algérie. On y lit le passage suivant : « ... Ce soir au café, j'ai scandalisé les amis de Max Régis en prenant de l'absinthe Durrand; il parait que Durrand appartient à des juifs et comme j'étais à leur table ça faisait très mauvais effet. Voilà à quoi on s'expose quand on ne sait pas. »

A ce propos, M. Durrand (et non Durand, nous écrit) : « Je tiens à déclarer formellement que ma maison n'est pas juive ». Surtout un généralogiste de l'absinthe Durrand d'où il appert que

c'est une boisson parfaitement catholique ou du moins fabriquée par des catholiques. Dont acte : mais nous déclinons toute responsabilité dans le cas où, par suite de cette déclaration, les juifs d'Algérie et d'ailleurs ne voudraient plus boire d'absinthe Durrand.

Un de nos abonnés, maître du Sénégal, s'est ému d'une nouvelle publiée dans notre numéro du 28 janvier, sous ce titre : *L'Abime*. L'auteur, nous écrit-il, n'a entendu rien moins que jeter le discrédit sur l'élément maître de ce pays, et par contre-coup sur la colonie entière.

Nous ferons observer à notre correspondant que M. O. Tardif ne donne pas comme siennes les opinions exprimées par Sidi, le héros de sa nouvelle; il a usé du droit qu'a tout romancier de faire parler des personnages qu'il met en scène suivant le rôle qu'il leur prête. Nous croyons inutile d'insister sur ce point, le caractère fantaisiste de la nouvelle établissant nettement qu'elle n'a pas le caractère tendancieux dont parle notre honorable correspondant et que l'illustration désavouerait formellement.

AGENDA DE LA SEMAINE

Sports. — **HIPPISME** : 12, 16 mars, courses à Auteuil; 13, à Saint-Ouen; 14, à Enghien; 15, à Vincennes; 15, 17, à Mont-de-Marsan; 17, à Maisons-Laffitte. — **YACHTING** : 12, régates internationales de Menton. — **Rowing** : 12, handicap du Rowing-Club et course en tub-boat à quatre de la Société d'encouragement. — **ESCRIME** : 11, assauts du Cercle des Etudiants. — **AUTOMOBILISME** : 12, courses en motocycles Cannes-Grasse et retour; 15, Verone-Mantoue et retour. — **CROSS-COUNTRY** : 12, cross des vétérans; 16, championnat interscolaire des Sociétés des Sports athlétiques. — **RUGBY** : 12, Racing-Club contre le Stade. — **ASSOCIATION** : 12, championnat du Sud, à Toulouse. — **HOCKEY** : 12, finale du championnat entre le Racing-Club et le Hockey-Club.

Limite d'âge. — 17 mars, passage du général Robillard dans le cadre de réserve.

Manœuvres en Corse. — L'escadre de la Méditerranée se livre, en ce moment, sous la direction de l'amiral Fournier, à d'intéressantes manœuvres dont voici le thème : mobilisation des troupes de la Corse, sur le littoral, exercice de débarquement de marins, au moyen de canots armés en guerre. Les ouvrages sont défendus par l'infanterie et l'artillerie, c'est-à-dire que les troupes de guerre participeront à cet important branle-bas. — 15, retour de l'escadre à Villefranche. — 30, rentrée à Toulon.

Les grandes marées. — Le mascaret sera sensible à partir du 11 courant; voici les heures de l'arrivée du flot : les 12 et 13, les deux meilleurs jours pour l'observation du phénomène : matinée du 12, 8 h. 15 à Quillebeuf; 8 h. 52 à Villequier; 9 h. 1 à Caudebec. — Soirée du 12 : 8 h. 33 à Quillebeuf; 9 h. 10 à Villequier; 9 h. 19 à Caudebec. — Matinée du 13 : 8 h. 52 à Quillebeuf; 9 h. 29 à Villequier; 9 h. 38 à Caudebec. — Soirée du 13 : 9 h. 11 à Quillebeuf; 9 h. 48 à Villequier; 9 h. 57 à Caudebec.

Les grands prix de Rome. — 13 mars : 1^{er} essai de gravure en taille-douce; 14, jugement du 1^{er} essai, et, à partir de midi, exposition du concours, à l'Ecole des beaux-arts. — Architecture : 14, 1^{er} essai de l'esquisse de 12 heures; 15, jugement du 1^{er} essai, et, à partir de midi, exposition du concours; 17, 2^e essai : esquisse de 24 heures; 18, exp. du 2^e essai, jugement à midi et exposition après jugement jusqu'au 20.

Expositions artistiques. — 12 mars jusqu'au 29, ouverture de l'exp. de la Société artistique des Amateurs (galerie Petit). — 13, ouverture, à Vienne, du salon annuel des Beaux-Arts jusqu'au 30 mai. — Clôture : le 14 mars, de l'exp. annuelle d'aquarelles et de pastels du Cercle Volney, à Paris; le 15, celle de la Société des Amis des Arts, à Pau; le 19, l'exp. d'aquarelles des « Amants de la Nature » ouverte dans leur atelier, 8, rue Furstenberg, à Paris; ainsi que celle de la Société artistique et littéraire de Bretagne, à Rennes.

Ventes de la semaine. — Paris : 15 et 16 mars, à l'Hôtel Drouot, neuvième vente Beurdeley : faïences orientales, porcelaines, livres, mosaïques, grande cheminée en pierre du xv^e siècle, grande tribune en bois sculpté du temps de Louis XIV, etc. (exp. publique le 14). — Province : 12 mars, vente d'un mobilier local à la Ferté-Gaucher (rue Neuve) et à Harcourt; du 13 au 25, à Lyon, bibliothèque Lyonnaise de feu J.-J. Grisard (hôtel des ventes de Lyon). — Etranger : 14 mars, collections de sir John Kelk, M. H. T. Morton et mistress Frank, à Londres : tableaux modernes de toutes les écoles (8, King Street).

Monuments et statues. — La ville de Nice se propose d'acquiescer la villa Saint-Maurice, au comte de Chambrun, récemment décédé; de la convertir en musée et d'ériger une statue à cet homme de bien dans le temple de l'Amour, rotonde en marbre de Carrare qui se dresse au milieu des jardins de la villa. — Le monument élevé à la mémoire du cycliste Arthur Linton, dans l'église d'Abardure, sera inauguré le dimanche de Pâques. — Pareil honneur vient d'être rendu à un autre cycliste anglais, A. W. Harris, qui s'est tué sur la piste de Birmingham.

Conférences. — 12 mars, M. P. Puiseux astronome de l'Observatoire; « les Applications de la photographie à l'étude du Ciel » (2 h. 1/2, Conservatoire des Arts et Métiers). — M. E. Deshayes : « Notes sur la caricature au Japon : les caricatures de Toba Sogo (xix^e siècle), de Tannou (xvii^e siècle) et autres » (2 h. 1/2, Musée Guimet). — M. Georges Desplas, sous les auspices de la Société la Montagne Sainte-Geneviève : « la Montagne Sainte-Geneviève pendant la Révolution, de 1789 à 1800 » (8 h. 1/2 du soir, mairie du Panthéon).

Tribunaux de la semaine. — 2^e chambre : affaire du lieutenant-colonel Cordier, ancien sous-chef du bureau des renseignements au ministère de la guerre, contre M. Albert Monniot, rédacteur de la *Libre Parole*, pour accusations mensongères. — La même chambre doit juger, le même jour, le procès en diffamation intenté par le général de Galliffet au journal le *Gaulois*. — A Lucques, en Toscane, procès en reddition de comptes que la princesse Elvira, qui s'est enfuie du domicile paternel avec le peintre Folchi, a intenté à son père, le prétendant don Carlos.

L'Université. — 15 mars, second semestre des Facultés de droit.

Les baccalauréats. — Sont fixés comme suit les dates d'ouverture de la session extraordinaire de mars-avril 1899, pour les deux baccalauréats, dans les Facultés des sciences et des lettres de l'Université de Paris : 13 mars, baccalauréat d'enseignement secondaire classique (2^e partie, 2^e série, lettres-mathématiques), et moderne (2^e partie, 2^e série, lettres-sciences, et 3^e série, lettres-mathématiques). — 18, baccalauréat d'enseignement secondaire classique (2^e partie, 1^{re} série) et moderne (2^e série, 1^{re} partie).

Examens et concours. — 13 mars, concours d'interne en médecine à l'hospice de Brévannes, en Seine-et-Oise (à l'amphithéâtre de l'Assistance publique, Paris). — 15, c'est entre le 15 et le 31 courant, qu'aura lieu, dans toute la France, les examens primaires de tous les sous-officiers candidats aux emplois civils.

Inscriptions. — Du 15 au 31 mars, inscriptions pour le concours de bourses allouées par le ministre du commerce aux Ecoles supérieures de commerce reconnues par l'Etat. — Même date pour l'admission à ces mêmes Ecoles (Paris, Bordeaux, le Havre, Lille, Lyon, Marseille). — 11, dernier jour d'inscription pour le concours aux places de médecins des bureaux de bienfaisance, qui aura lieu le 11 avril prochain.

Carnet du rentier. — Tirages financiers du 15 mars : oblig. Ville de Paris 1865 (1 lot de 150.000 fr. : 1 de 50.000, et 19 autres faisant ensemble 85.000 fr.). — Canal de Suez (1 lot de 150.000 fr. et 24 lots faisant ensemble 100.000 fr.).

Le Carême. — 12 mars, 1^{er} dimanche de Carême (milieu du Carême, Mid. Lent ou Mothering Day des Anglais). — Quête dans les églises pour les aumônes des hospices et hôpitaux. — Dans tous les pays orthodoxes, comme la Russie, la Grèce, etc., le 12 est, cette année-ci, le « dimanche de Carnaval ». — 15, 1^{er} jour de Carême dans les pays orthodoxes, correspondant au mercredi des Cendres des catholiques romains. — 17, le Très-Précieux Sang de J.-C. — Adoration des reliques. — A Notre-Dame de Paris, conférence pour femmes du monde par le R. P. Auriault.

Anniversaires. — 12 mars, matinée de gala, à Rouen, en l'honneur de Guy de Maupassant et pour lui élever un buste : à cette occasion, conférences de MM. Albert Sorel, Larroumet et Jacques Normand : les artistes de la Comédie-Française viendront jouer à Rouen *l'Histoire du Vieux Temps*. — 13, service religieux, à l'église russe de la rue Daru, Paris, et dans toutes les églises de l'Empire russe, à l'occasion de l'anniversaire de l'assassinat du tsar Alexandre II, grand-père du tsar Nicolas II, le 13 mars 1881. — Remarque que le 13 est également la date où Pietri et Orsini furent exécutés pour avoir essayé d'assassiner par les mêmes moyens l'empereur Napoléon III. — 17, c'est aujourd'hui la St-Patrice, le grand patron d'Irlande, dont la fête est célébrée avec éclat dans toutes les parties du monde où se trouvent des Irlandais. — A Paris, où existe l'Association franco-irlandaise de St Patrick, la fête sera solennisée les 17 et 20 courant.

Expositions diverses. — 14 mars, à Châteauroux, dans l'Indre, concours de laine et exposition de béliers berrichons. — 15, grande exposition horticole, à Angers. — Expositions hippiques : le 12, à Castelnaud-Magnac, dans les Hautes-Pyrénées, pour chevaux légers du Midi, poulains et pouliches; le 14, à Chassant, en Eure-et-Loir, pour chevaux et juments perchons; 15, à Nantes pour chevaux de trait bretons, postiers, poulains et pouliches de remonte. — Le 11, s'ouvrira à Paris, salle Wagram, le « Salon des Sports » pour bateaux de course et de plaisance, bicyclettes, automobiles, armes, objets de pêche, de chasse, d'escrime, de gymnastique, billards, etc.

Divers. — 12 mars, nouvelle lune du 1^{er} Nisan chez les Israélites. — 13, nouvelle lune du 1^{er} Zilcadé chez les Mahométans. — 15, clôture de la pêche en Angleterre jusqu'au 15 juin, date à laquelle la pêche à la ligne s'ouvre également en France. — 15, clôture de la chasse aux oiseaux en Angleterre jusqu'au 1^{er} août prochain.

NOS GRAVURES

LA VILLA DE RANAVALO A ALGER

La reine de Madagascar, internée en Algérie, aura pour habitation une villa à Mustapha Supérieur, tout près de l'endroit où est mort son premier mari. Nous donnons une vue d'ensemble de cette villa.

LE « TISMAH »

Depuis que le czar proclama le prince de Monténégro son unique ami, le pays des Montagnes-Noires est considéré comme l'avant-garde de la Russie, appelé à jouer un rôle prépondérant dans les événements futurs dont les Balkans seront le théâtre.

C'est sans doute parce que le prince Nicolas est le favori de notre allié que le sultan vient de lui offrir en cadeau un yacht. Parti récemment pour les eaux de l'Adriatique, ce yacht portera le prince lors de sa prochaine visite à Constantinople.

Le fait le plus intéressant, c'est que juste au moment où les chantiers de l'Europe luttent pour l'obtention des travaux de réorganisation de la flotte ottomane, décidée dernièrement, un architecte et des ouvriers turcs ont, à eux seuls, construit ce yacht magnifique d'après les règles de l'art, en quelques mois; cela donnera à penser aux industriels qui cherchent les affaires lucratives de ce genre. Le bateau a une longueur de 120 pieds anglais, une largeur de 18, une profondeur de 11 et une ligne d'eau de 6 1/2. Avec un tonnage de 200, il file 14 lieues à l'heure; l'électricité y est employée pour le mouvement des machines et la lumière; l'intérieur du yacht avec cabines, salons, etc., calculé pour 12 officiers et 25 hommes d'équipage, est aménagé très luxueusement.

ALBERT BATAILLE

Albert Bataille, qui vient de mourir subitement, à l'âge de quarante-trois ans, était un des membres les plus distingués de la presse parisienne.

Venu de Blois, sa ville natale, il n'avait qu'une vingtaine d'années lorsqu'il prit au *Figaro*, comme chroniqueur judiciaire, la succession de M. Fernand de Rodays, dont il avait été d'abord secrétaire. C'est dans la maison de ses débuts qu'il devait faire toute sa carrière, se consacrant à une spécialité où il n'avait pas tardé à acquérir une légitime réputation par la clarté exactitude de ses comptes rendus et le vif relief de ses croquis d'audience. Sa « manière » était à la fois brillante et solide; aussi, ses chroniques du Palais, réunies annuellement en volume, sous le titre de *Causes criminelles et mondaines*, forment-elles une collection aussi intéressante à lire qu'utile à consulter.

Très laborieux, très actif, notre confrère avait voulu compléter son bagage par l'étude du droit et, sa licence obtenue, il s'était fait inscrire au barreau, sans abandonner sa plume de journaliste. Il avait contribué à fonder l'Association professionnelle de la presse judiciaire, dont il

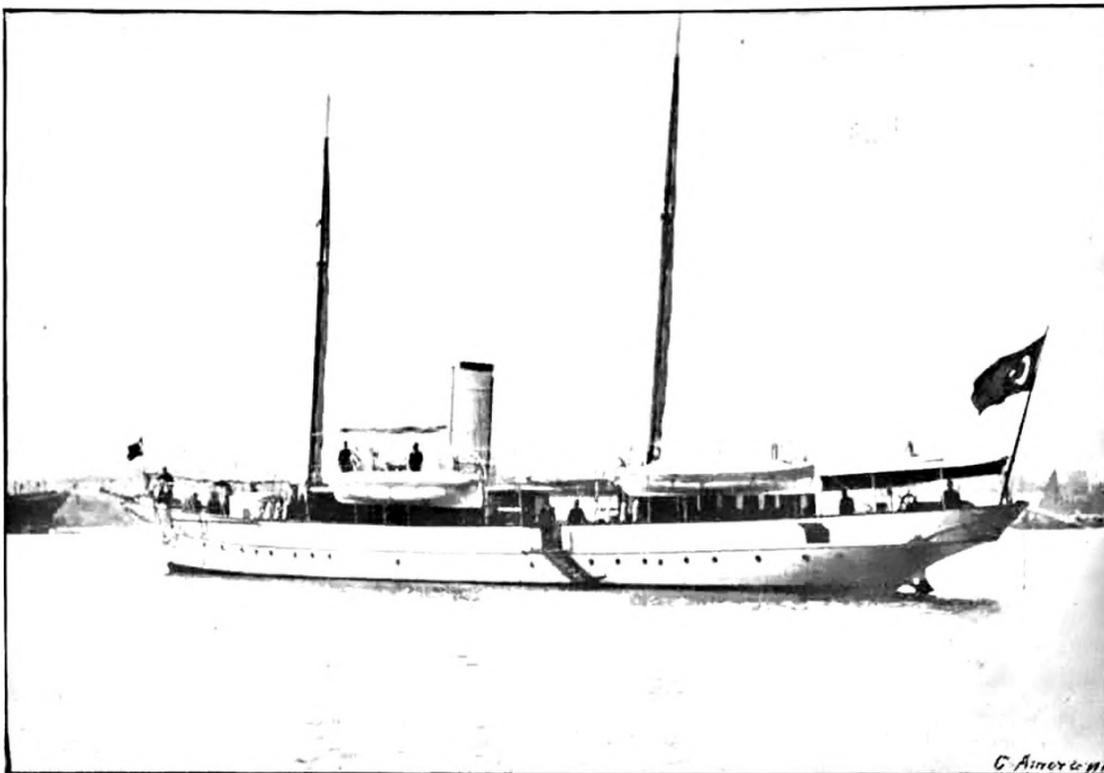


(Phot. A. Capelle.)

fut président. Albert Bataille était chevalier de la Légion d'honneur.

LE GÉNÉRAL MIQUEL DE RIU

Le général de brigade Miquel de Riu, commandeur de la Légion d'honneur, vient



Le « Tismah ». — (Phot. Gunsbourg.)

de mourir à Perpignan, qu'il habitait depuis 1880, époque où il avait pris sa retraite, après une longue carrière marquée par de brillants états de service. Mais pour ce vaillant officier, un repos bien gagné n'impliquait pas l'oisiveté intellectuelle et il utilisait sa compétence dans



(Phot. Menozzi.)

les questions militaires sous la forme d'une collaboration active à diverses publications.

THÉÂTRE ET MUSIQUE

Le *Vieux Marcheur* de M. Henri Lavedan triomphe bruyamment aux Variétés; il aura le succès du *Nouveau Jeu*. Ce n'est d'ailleurs que le second chapitre de cette étude de mœurs ultra-contemporaines. La bonne humeur de l'écrivain, qui n'est pas épuisée pour si peu, nous promet d'autres chapitres encore; s'ils sont aussi amusants que celui-ci, nous n'aurons pas le courage de récriminer contre l'extrême liberté dont il en use envers la décence: nous ne protesterons même pas au nom des « institutions que la France s'est données » et qui sont traitées, dans la personne de leurs fonctionnaires, avec un manque de respect absolu. Le « *Vieux Marcheur* » n'est pas, comme on pourrait le croire, ce type connu de bourgeois que la possibilité d'abattre ses trois kilomètres avant déjeuner rend tout fier. C'est le pèlerin, hors d'âge, du voyage à Cythère. Autrefois, on l'eût appelé « vieux Céladon », mais le mot est trop galant pour notre époque.

Brasseur, Guy et Courtès. M^{me} Granier et Lender sont la gaieté de cette pièce

folle, d'ailleurs admirablement présentée.

Dans la nouvelle pièce du Palais-Royal, la *Poire*, trois actes de M. Louis Artus, il y a de très bonnes choses: le public, par son attitude de public qui s'amuse, témoigne en faveur de l'auteur. Ces bonnes choses, on l'a reconnu, ne sont pas d'un atticisme achevé, mais cela n'est pas pour effaroucher les spectateurs. Nous sommes tellement habitués maintenant à voir de jolies femmes se déshabiller en scène, qu'une seule question se pose à chaque exhibition nouvelle: jusqu'où va-t-on aller cette fois-ci? Il sera difficile d'aller beaucoup plus loin que dans la *Poire*.

Raymond, Galipaux, Francès et Matrat; M^{me} Grimault, Bordo et Dallet, jouent avec beaucoup d'entrain ce lesté vaudeville.

L'Ambigu nous a donné le *Coupable*, drame en 4 actes, tiré d'un roman de M. F. Coppée par M. Jules de Marhold. La pièce est bien faite, correctement écrite, mais elle manque de mouvement et surtout de gaieté. Peu d'action et beaucoup trop de monologues: c'est le contraire qu'il faudrait, surtout dans cette triste histoire d'enfant naturel que l'abandon de tous conduit au crime.

En attendant la nouvelle pièce de M. Richopin, l'Odéon a repris le *Roman d'un jeune homme pauvre*, d'Octave Feuillet; bien vieux, ce roman, mais il fait toujours plaisir. Au Gymnase, l'amusante comédie de MM. Moinaux et A. Bisson, *un Conseil judiciaire*, reprise par l'élite de la troupe, n'a rien perdu de ses vertus exhalantes.

La réouverture de la Renaissance, métamorphosée en théâtre lyrique, s'est faite dans les meilleures conditions. La reprise de *l'Enfant prodigue*, de MM. Michel Carré et Wormser, y a obtenu un grand succès. Cette pantomime est toujours admirablement interprétée par M^{me} Felicia Mallet, et fort bien par M^{me} Magnier, Diéterle et M. Duquesne.

Dalila, d'Octave Feuillet, reprise par M^{me} Sarah-Bernhardt à son théâtre a semblé quelque peu démodée, mais l'éminente comédienne n'en a pas moins obtenu un grand succès personnel.

A. DE L.

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE :
Guillaume Tell (reprise).

L'Opéra nous a rendu *Guillaume Tell* dont les décors avaient été détruits lors de l'incendie des magasins de la rue Richer, et nous l'a même rendu de façon fort digne. L'orchestre, sous la direction de M. Paul Vidal et les chœurs de M. Claudius Blanc ont été simplement superbes (une fois n'est pas coutume!), et l'inter-

prétation vocale est, en majeure partie, remarquable.

A M. Renaud, impeccable chanteur et acteur de si belle tenue, on souhaiterait bien un peu plus d'ampleur dans les notes graves de sa très belle voix, mais le rôle de Guillaume n'est pas écrit pour un vrai baryton. M. Affre a étonné tout le monde: il nous a donné un Arnold à la voix très suffisante comme volume, de timbre généreux, facile, sûre et souvent émue, son succès a été très grand et bien mérité; nos compliments iront encore à M^{me} Bosman (quelle jolie qualité de voix!) à M^{me} Agussol et Flahaut, à MM. Gresse et Delpouget, et nous n'oublions pas le ballet M^{me} Lobstein, Désiré, Zambelli et Sandrini. Les décors sont de vraies toiles de maîtres, les costumes sont frais et soignés; nous n'avons donc qu'à remercier les directeurs de l'Opéra d'avoir remis au répertoire le chef-d'œuvre de Rossini.

Mon Dieu, oui, messieurs des fauteuils, un chef-d'œuvre! A vos mines embarrassées, à vos bravos hésitants, nous avons bien vu que vous vous demandiez si le haut renom de dilettantisme compétent que vous croyez avoir conquis en vous proclamant wagnériens (c'était de bon ton!) vous permettait d'admirer une œuvre italienne! Eh! bien, allez-y hardiment, ne boudez pas contre votre plaisir, applaudissez sans crainte cette musique qui vous plaît et affirmez que l'auteur du *Barbier* et de *Guillaume Tell* est un génie, de race et de tempérament différents, mais un génie tout comme l'auteur des *Maitres-Chanteurs* et de la *Walkyrie*; vous pouvez admirer Rossini à côté de Wagner, et Gluck et Mozart à côté de Bellini, car c'est aussi une superbe chose que la *Norma*, ne vous en déplaise!

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

Pour faire suite à la *Valse fin de siècle* de Charles Lecocq, que contenait notre précédent supplément, nous publions aujourd'hui une polka entraînante et bien rythmée: *Petite Folle*, par Edouard Massy; nous espérons avoir ainsi donné satisfaction aux nombreux amateurs de danse, au moment des fêtes du Carnaval.

M. Esteban Marti, dont nous publions ensuite une œuvre inédite et spécialement composée pour nous, est trop avantageusement connu pour que nous ayons à le présenter. *Madrigal moderne*, sur une fine poésie de Charles Quinel, aura le succès de *Tes yeux*, la mélodie devenue populaire et qui a paru dans un de nos suppléments de l'année dernière.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Neuvième vente Beurléty.
OBJETS D'ART ET D'AMUBLEMENT
 céramiques, miniatures, laques, bronzes, meubles, etc.,
 Vente Hôtel Drouot, 1 h., les 15 et 16 mars. Expos. le 11.
 M. P. Chevallier, com. pr. | MM. Maubert, experts,
 10, rue Grange Batelière | rue Saint-Georges, 7.

280m. TERRAIN à vendre, près quai d'Orsay.
 Facilités aux constructeurs.
 S'adresser Depianche, Thoissey (Ain).

TERRAIN à Passy, r. Desbordes-Valmore, 24, r. Nicol,
 51, C. 380 et 575. M. à p. 145.000 et 85.000 fr.
PROPR. à Auteuil, en 2 lots, r. Michel-Ange, 79 ang. r.
 Claude Lorrain, C. 1112. M. à p. 45.000, 30.000.
PROPR. à Passy, r. Scheffer et Pétrarque, en 2 lots,
 C. 154 et 247. Rev. 2.160 et 2.500 fr. M. à p.
 150.000 et 30.000 fr. A adj. sur 1 ench., ch. des not.,
 le 21 mars 1899. M. Amy, 105, rue de la Pompe.

HOTEL et jardin de 43m68, à Paris, villa Molitor,
 7, r. Molitor, 9. Lib. loc. M. à p. 25.000 fr.
 A adj. s. 1 ench., ch. des not. de Paris, le 28 mars 1899.
 M. Ollagnier, Dufour et Vian, dép. de l'enchère.

HOTEL avec jardin **NEUILLY**
 Villa Sainte-Foy, 6. M. à p. 60.000 fr. Jouiss. 15 avril.
 Adj. le 27 mars 1899, 2 heures. Etude M. Brault, not.,
 à Neuilly-sur-Seine, M. à p. 60.000 fr. Jouiss. 15 avril.

PROPR. R. ST SAUVEUR 71, 73, C. 1.000 m. R. br.
 à Paris. M. à p. 41.400. M. à p. 500.000 fr.
MAISON r. Maudar, 8. C. 240 m. Rev. br. 11.005 fr.
 M. à p. 100.000 fr. Adj. s. 1 ench., ch. n.,
 Paris, 11 avril 1899. M. Paul Dupuy, n. r. des Mathurins, 32.

MAISON R. ST JACQUES 257. Rev. br. 4.370 fr.
 à Paris. M. à p. 50.000 fr. Adj.
 s. 1 ench., ch. n., 21 mars 99. M. Lindet, n. bd St-Michel, 9.

MAISON D'ANGLE r. Ordener, 66, et rue Bau-
 drelle, 1. C. 140 m. Rev.
 5.075 fr. M. à p. 50.000 fr. Adj. s. 1 ench., ch. not., le
 28 mars 1899. M. Péro, not., place des Petits-Pères, 9.

Propriété Belleville, rue des Bois, 32. En 2 lots,
 Pavillon et terrain. C. 3.850 mèl.
PROPRIÉTÉ M. à p. 34.000 et 22.000 fr. Fac.
 de réun. des 2 lots. Jouiss. de suite. Adj. s. 1 ench., ch. n.,
 mardi 28 mars 99. M. W. Bazin, n. r. Saint-Florentin, 7.

VENTE au Palais de Justice à Paris, le 16 mars 1899,
 à 2 heures.
MAISON A PARIS
 rue Lacoudamine, 33.
 Revenu brut (évalué) 12.400 fr.
 Mise à prix : 50.000 fr.
 S'adr. à M. Nansot, avoué à Paris, quai Voltaire, 33.

MAISON rue du Château, 27. C. 419 mètres. Revenu
 6.195 fr. M. à p. 50.000 fr. A adj. s. 1
 ench., ch. not., 21 mars. S'adr. aux not. M. Bourdel et
 C. Tolly, rue de Grenelle, 9, dép. de l'ench.

Vente sur surenchère du sixième au Palais de Justice
 à Paris, le jeudi 23 mars 1899, à 2 heures.

PROPRIÉTÉ A PARIS
RUE CHAUVÉLOT 13. Cont. 415 mètres env.
 Mise à prix : 87.559 fr.
 S'adresser à M. Beau, avoué, dépositaire du cahier
 des charges, 24, avenue Victoria, et à M. Passion,
 avoué, à Paris.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le 11 mars 99,
 à 2 heures.
MAISON r. MICHEL-LE-COMTE, 34
 Revenu brut annuel (environ) : 17.310 fr.
 Mise à prix (baissée) : 150.000 fr.
 S'adresser à Paris, à M. Henri, Durnerin et Bar-
 beron, avoués, et Naret, notaire.

Vente au Palais, le 25 mars 1899, à 2 heures
MAISON RUE LACONDAMINE, 112
 Contenance 113m96 cent. Revenu brut : 3.678 fr.
 Mise à prix : 40.000 fr.
 S'adresser à M. Chaffotte, avoué, 6, avenue du Maine.

MAISON CITÉ DUPONT r. Saint-Maur-Popin-
 à Paris court, 50. C. 211 mèl.
 Rev. br. 4.570 fr. M. à p. 35.000 fr. Adj. m. s. 1 ench.,
 ch. not., le 28 mars. M. Courcier, not., r. de Choiseul, 2.

Vente au Palais, le 16 mars 1899, à 2 heures.
PROPRIÉTÉ A PARIS
 boulevard Bessières, 27 (XVII^e arrondissement). Cont.
 219 mètres environ. Mise à prix 12.000 francs.
 S'adresser à M. Dubourg, avoué, 17, boulevard
 Saint-Michel, au greffe et sur les lieux.

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le 18 mars 1899,
 à 2 heures.
D'UNE GRANDE PROPRIÉTÉ
 à USAGE D'USINE, avec maison particulière, située à
 Viry-sur-Seine (Seine), boulevard Lamouroux, 52.
 Contenance : 15.790 mètres environ. M. à p. 90.000 fr.
 S'adresser pour les renseignements : 1^o à M. Maurice
 Raynaud, avoué à Paris, 7, rue d'Enghien; 2^o à M. Michel
 Raynaud, syndic de faillites à Paris, 2, quai de
 Gesvres; 3^o au greffe du Tribunal civil de la Seine;
 4^o et sur les lieux pour visiter.

Vente au Palais, le 18 mars 1899, à 2 heures.
MAISON A ASNIÈRES
 Grande-Rue, 54. Mise à prix : 50.000 fr. Revenu brut :
 2.000 fr. S'adresser à M. Fromageot, avoué, et M. De-
 singe, notaire, à Asnières.

ETUDE de M. Nansot, avoué à Versailles,
 rue des Réservoirs, 19
VENTE SUR LICITATION
 au Palais de Justice de Versailles, le jeudi 23 mars 1899,
 à midi.
EN DIX LOTS
1^o DE FERME DE SAINT-SYLVESTRE
 la Gatine, sise commune des Alluets-le-Roi, canton de
 Marly-le-Roi, arr. de Versailles, M. à p. 120.000 fr.
2^o DE 2 MAISONS sises aux Alluets-le-Roi.
 Mise à prix : 2.000 fr.
3^o UNE GRANGE couverte en chaume, sise au
 même lieu.
 Mise à prix : 400 fr.
4^o DIVERS DROITS indivis et pièces de terre
 sur les Mises à prix va-
 riant de 1.000 à 20 francs.
 S'adresser pour les renseignements : à Versailles, à
 M. Nansot, Salome et Thibaut, avoués; à Crespières,
 à M. Alépée, notaire; à Dourdan, à M. Michaut, notaire.
 Et pour visiter à M. Leloup, fermier, aux Alluets-
 le-Roi.

Vente au Palais à Paris, le 30 mars 1899, à 2 heures
DEUX VILLAS
A PAU (Basses Pyrénées), Côte du Lycée, Côte de
 Bizanos, et avenue de la Gare.
 Mise à prix : 128.334 francs.
 S'adresser à Paris à M. Marquis, Polonié, Escarra,
 Pagès, Berton, Moreau, Leboucq, avoués; Constantin
 Rigault, Dufour, Robin, notaires; et à Pau, M. Maison-
 nier, notaire.

Aven. **DOMAINE DE LA RIVIERE** commu-
 ne de Moulins-le-Carboneil, à 8 kilomètres d'Alençon, Be-
 tenue, parc, deux fermes, d'un revenu total de 5.000 fr.
 S'adresser à M. Joussetin, 108, rue de Rennes, Paris,
 ou à M. Hébert, notaire, à Alençon.

FORÊT d'Arrens près BOIS Conot, commune de
 Monthard BOIS Monthard. C. lot.
 450 hect. env. Tr. belle chasse. M. à p. 135.000 fr. A adj.
 s. 1 ench., ch. des not. de Paris, le 21 mars 1899, en 1 seul
 lot. Pour visiter à M. Taupenot, garde à Saint-Remy;
 M. Tourillon, not., Paris, 19, boulevard Malesherbes.

FONTAINEBLEAU Joli petit hôtel avec écu-
 ries, remises, communs
 parc de 4.318 m. s. à Fontainebleau, Grande Rue, 199
 A adj. le lundi 27 mars 1899, 2 heures. Etude et ministè-
 re Weber, notaire, Fontainebleau. Mise à prix :
 105.000 fr. S'adresser audit M. Weber.

Etude de M. Nansot, avoué à Versailles,
 rue des Réservoirs, 19.
VENTE sur publications volontaires, au Palais d
 Justice de Versailles,
 le jeudi 16 mars 1899, à midi.
D'UNE GRANDE PROPRIÉTÉ
 jardin et dépendances,
 sis à Versailles, rue Berthier, 11 bis.
 Mise à prix : 75.000 francs.
 S'adresser pour les renseignements à Versailles,
 M. Nansot, Salome et Manuel, avoués, et sur les lieux
 pour visiter.

ST-CLAIR-SUR-EPTE (S.-et-Oise), lig. Gisors,
 Vernon, 2 h. 1/2 de Paris.
MAISON DE CAMPAGNE à vendre, jardin, pré, bois,
 pêche. S'adr. à M. Thouin, notaire, à Gisors.

Vente au Palais, le 22 mars 1899, à 2 heures.
PROPRIÉTÉ A CHAMPROSAY
 (Seine-et-Oise), C. 5 hect. 46 a. env. M. à p. 110.000 fr.
 S'adr. à M. Raveton, avoué, 8, rue de Castellane et
 Rey, notaire, pour renseignements et permis de visiter.

RACHAHOIT des Arabes
DELANGRENIER
 Le meilleur aliment
 des Enfants
 19, rue des Saints-Pères, Paris

CARBURE de CALCIUM BERTOLUS, Ingr. Electricien
ACETYLENE ST-ÉTIENNE
 Envoi Franco de la Notice-Album n° 8.
POUDRE ROCHER LAXATIVE
 DÉPURATIVE ANTI-BILIEUSE
 GUÉRISON de la CONSTIPATION. La Flacon de 20 doses 2^{fr}50.
 Bien exiger le nom du PRÉPARATEUR Guinet, Ph^o 1, Rue Michel-le-Comte,
 PARIS.
BEAUTE Par Sachets de toilette du Dr DYS
 Darsy, 54, faub. St-Honoré. Prospect franco.

La plus jolie Valse ? J. KEIS - FRAISES AU CHAMPAGNE
Rhum St-James
GRAINE DE LIN TARIN DANS SES PHARMACIES
 CONSTIPATION, DIARRHÉE. — 1 fr. 30 la boîte.
ROYAL HOUBIGANT NOUVEAU PAPIER
 HOUBIGANT 10, FAUBOURG



AUX TROIS QUARTIERS

Boulevard de la Madeleine

Lundi 13 Mars

MISE EN VENTE

DES

NOUVEAUTÉS D'ÉTÉ

- | | | | |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------|
| Faille noire , larg. 53 c/m qualité
blanches, valant 3 fr. 50..... | 1.95 | Organdis brodés au plumetis, dis-
positions et nuances va-
riées. Larg. 1 m..... | 1.75 |
| Pungée du Japon , impressions
nouvelles,
très belle qualité, larg. 0m60..... | 1.95 | Toile bretonne pur fil. Larg.
1m20..... | 6.75 |
| Taffetas noir , larg. 0m60, qualité
extra, pour jupons
et corsages, valant 5 fr..... | 2.90 | Costumes disposés tulle
pailleté
noir ou couleur, jupe en forme, corsage
riche, valeur réelle 35 fr. Le costume non fait | 45 » |
| Louisine rayures nouveauté, larg. 0m52,
grand choix de dispositions. | 3.25 | Costumes mi-confectionnés, linon
royal, applications den-
telle à la main, valeur réelle 90 fr..... | 49 » |
| Taffetas régence , nouveauté
de la sai-
son, larg. 0m52, valant 5 fr..... | 3.90 | Guipure Irlande , hauteur
de 3 fr. 50 à 5 fr..... | 1.95 |
| Armures façonnées noires, qualités
extra, valant au cours 7 fr
et 9 fr..... | 4.90 | Costume tailleur, couvert coat toutes
nuances, jupe doublée al-
paga, jaquette doublée soie..... | 98 » |
| Simili soie pour doublures, apprêt
souple, très solide à
l'usage. Larg. 1 m..... La pièce de 10 mètres | 7.75 | Jaquette tailleur drap beige ou noir,
garnie liseré satin, doublée
taffetas..... | 59 » |
| Damiers pure laine, toutes nuances,
Larg. 1m20. Exceptionnel | 1.95 | Corsages taffetas uni, garnis petits
plis, rehaussés de ruban
comète, valeur 39 fr..... | 29 » |
| Sablé tailleur , tous coloris mé-
langés, largés, décalé.
Larg. 1m20. Qualité de 4 fr. 90..... | 2.95 | Peignoirs forme empire, vigogne
pure laine, toutes nuan-
ces, grand col garni dentelle et entre-
deux..... | 25 » |
| Costumes disposés jupe
dernière
forme, sans couture, entièrement garnie
tulle et broderie, corsage assorti, sur voile
de laine toutes nuances, valeur 69 fr.
Le costume non fait | 29.50 | Jupons taffetas changeant, toutes
teintes, coupe nouvelle et
riche garniture même tissu..... | 49 » |
| Costumes brodés application
Luxeuil et
broderie sur toile de soie, jupe et corsage
garnis, valeur 125 fr.... Le costume non fait | 59 » | La culotte en satin toutes nuances. Prix | 29 » |
| Costume tailleur drap d'été
garanti à la
pluie, jupe bâtie, jaquette ou bolero des-
siné, toutes nuances... Le costume no i fait | 19.50 | Chapeaux élégants, tulle pailleté,
garnis fleurs et fantaisies
givrees..... | 25 » |
| Drap jaspé garanti à la pluie. Larg.
1m35, tous les coloris,
valeur 4 fr. 90..... | 2.95 | Ombrelles beau taffetas écossais,
grands dessins, taille
0m56, manches bois naturel..... | 9.75 |
| Le Louis XV , costume brodé sur
noir, valeur 69 fr..... | 39 » | Bas fil d'Ecosse noir grand teint, très
bonne qualité, maille fine, valeur
3 fr. 75..... | 2.90 |
| Robe réclame batiste très fine,
impressions vieil-
les indiennes Charles X. La robe de 8 m.
en 120 c/m de largeur.... | 15.50 | Gants glacés très souples, 3 boutons
nacre, bords arrondis, nuances
variées..... | 1.95 |
| Robes tailleur oxford gros grain,
toutes nuances,
soutachées crème. Jupe en forme et 3 m.
tissu en 0m80 pour le corsage. Valeur réelle
49 fr..... | 19.50 | Stores toile, joli motif broderie sur
tulle, article très soigné. Larg.
1m30. Haut. 2m50. Le store. Exceptionnel | 6.90 |
| Pacha , toile fantaisie couleur, grand
teint, toutes nuances, pour cos-
tumes. Larg. 0m80..... | 1.75 | Brise-bise batiste garni dentelle et
entre-deux. Haut. 0m90.
Larg. 0m70. Affaire remarquable..... | 9.75 |
| | | Chemin de table dentelle nou-
velle, fond
toile blanche ou fantaisie couleur grand
teint. Taille 50 135..... | 7.90 |
| | | Fonds d'assiettes assortis...
La douzaine | 9.90 |



F. MILLOT, Paris
 BOULV. SÉBASTOPOL, 98 — CH. D'ANTIN, 38.

EAU DE COLOGNE PRIMIALE

Toilette, Ablutions, Hygiène
 SE TROUVE PARTOUT





Le Vin Désiles

(Formule du Docteur A. C., Ex-Médecin de Marine)

Cordial Régénérateur

PRIX DU FLACON : 5 FRANCS (franco à domicile). — DÉPÔT : 18, Rue des Arts, LEVALLOIS-PERRET (Seine).
Exiger : Formule du Docteur A. C., Ex-Médecin de Marine.

Il tonifie les poumons, régularise les battements du cœur, active le travail de la digestion.
L'homme débilité y puise la force, la vigueur et la santé. L'homme qui dépense beaucoup d'activité, l'entretient par l'usage régulier de ce cordial, efficace dans tous les cas, éminemment digestif et fortifiant et agréable au goût comme une liqueur de table.

COMPOSITION

QUINQUINA
COCA
KOLA
CACAO
PHOSPHATE DE CHAUX
SOLUTION IODO-TANNIQUE
Excipient SPECIAL DESILES

LE RÊVE, par Henriot.



... Fatigué d'une longue journée de pouvoir, il dort dans les draps Elyséens et il rêve...

... Voilà l'air frais du matin... la jolie route qui mène à Marsanne... hue, cocotte! Voici les peupliers, et là-bas, la métairie, la « Terrasse ».

— Bonjour, m'man!
— Bonjour, moun petit...
— Toujours vaillante, maman?

— Les porcs, ça va bien, moussu Loubette, mais le viau... il y a le viau qui ne va pas...

— Eh! ben... et les poules?
— Les poules? 70 œufs à la coque ce matin...

... La grande cheminée où flambe le bon feu d'octobre... retour de la chasse avec les voisins de Tarascon... et pif!... paff! récits de guerre...

— A toi, Marius... un lapin!
— Tè... Loubette... ze le vois bien... ça n'est pas un lion...
Il rêve ainsi...

— Hein?... quoi?
— Je suis désolé d'avoir l'honneur de réveiller M. le Président de la République... il y a encore un drame dans une caserne...

On entend la voix de M. Dupuy.
— Entrez donc... entrez donc, mon cher Dupuy... j'avais oublié que j'étais Président de la République.

La Maison E. VORMUS, 5, rue Cambon, Paris.
TELEPH. 250.44 (Maison de Confiance, 8^e année)

PRÊTE CAPITAUX

DES

depuis 3%50 d'intérêts, à Paris et Province sur IMMEUBLES jusqu'aux 3 quarts de leur valeur

NUES-PROPRIÉTÉS

(Titres de Rente, Actions ou Obligations dont une autre personne a la jouissance jusqu'à son décès sans le concours et à l'insu de l'usufruitier; sur TITRES NOMINATIFS déposés chez un notaire ou une autre personne et à son insu pendant la durée du prêt, sur TITRES grevés de RESTITUTION ou frappés de RETOUR; sur SUCCESSIONS et BIENS INDIVIS sans le concours des co-héritiers, sur Usufruits, Rentes viagères, Créances hypothécaires, etc. Aucuns frais avant solution ni indemnité en cas de non réussite. Avances immédiates. Discretion absolue

CHOCOLAT PIHAN SAINT-DOMOULÉ, PARIS
THES PIHAN SAINT-DOMOULÉ, PARIS
BAPTEMES CHOCOLATS PIHAN

EAU FIGARO

SEULE TEINTURE INOFFENSIVE EN TOUTES NUANCES
Dépôt: 55, Rue de Rivoli, Paris. (E. essai: 1^{fr}50).

DÉSINFECTION A DOMICILE par l'Aldéhyde-formique pur

BRULEURS « GUASCO »

B^o S. G. D. G.
16, rue de la Sorbonne, Paris. — Téléph. 807-30.

NE COUPEZ PLUS VOS CORS

GUÉRISSEZ-LES AVEC LE

CORICIDE RUSSE

1^{fr}20 LE FLACON 2^{fr} LE FLACON

On le trouve partout et Pharmacie CENTRALE, 10 et 12, Palais National, et 47, Rue Lafayette, PARIS.
Le Coricide Russe est une liqueur précieuse par son action sur les racines des cors et les détruit. Les empâtres, onguents, etc., ne pressent les cors et augmentent la douleur sans aucun effet.

NOUVEAU BANDAGE MEYRIGNAC

BREV. S. G. D. G. Bandage avec lequel on peut garantir la collection des HERNIES, quel que soit leur volume ou ancienneté. — Par la pression constante exercée sur la Hernie, elle disparaît rapidement. — Il se porte sans gêne, supprime le ressort du dos et le soulage. — Ordre dans les Hôpitaux pour cas difficiles. 5 médailles d'or, 2 dipl. d'honneur, croix et palme de mérite. Catalogue sur demande. Meyrignac, fabricant, 229, rue Saint-Benoît, PARIS

STELLA JUMELLES PHOTOGRAPHIQUES H. ROUSSEL 10, Rue Villedrouin, 10, PARIS.



SPAS DE CONCURRENCE POSSIBLE

Entierement FRANCO NOTICE sur Demande

Compagnie Générale DE GINÉMATOGRAPHES PHONOGRAPHES & PELLICULES

Société anonyme au capital de UN MILLION DE FRANCS
Anciens Etablissements PATHÉ Frères,
98, RUE DE RICHELIEU, 98, PARIS

LES MEILLEURES ET LES PLUS PERFECTIONNÉES



Vente Annuelle 900,000 MACHINES

MAISON PRINCIPALE de VENTE 94, Bd Sébastopol, Paris.

LE MEILLEUR, LE PLUS VITE

LE TRICYCLE « CRÉANCHE »

FABRIQUÉ PAR

PH. MAROT, GARDON & C^{IE}

FROID & GLACE

COMPAGNIE INDUSTRIELLE

Des procédés RAOUL PICTET
16, rue de Grammont, 16, PARIS

APPAREILS A PRODUIRE
LE FROID ET LA GLACE
Production garantie même dans les pays les plus chauds
Envoi franco du Catalogue

COMMISSION EXPORTATION



PHONOGRAPHES GRAPHOPHONES

Morceaux d'orchestre, chants, duos, solos, marches, morceaux de danses, discours, scènes comiques, etc.

50,000 CYLINDRES-PHONOGRAMMES en Magasin
Maison la plus importante d'Europe
CATALOGUE FRANCO SUR DEMANDE
GROS - DÉTAIL

BOUGIE de CLICHY

Medaille d'Or Exposition Universelle de Paris 1889.

LA REINE DES VOITURETTES
La plus pratique, la plus élégante

La Voiturette MAROT-GARDON

Moteur de 3 chevaux effectifs

PH. MAROT, GARDON & C^{IE}
33, rue Brunel, 33 — PARIS

OBESITE

Traité avec succès depuis 30 ans

PAR LES

PILULES DE RÉDUCTION DE MARIENBAD

PARIS 14, r. de la Paix Ph. BÉRAL Du Docteur SCHINDLER-BARNAY Conseiller Impérial

PRIX Franco poste 5 francs.

Elles ont en outre la plus grande efficacité contre la Constipation et purgent doucement et sans coliques.

LE TRÈFLE INCARNAT DE L'ÉPIVER

PARFUM A LA MODE

Chronomètres LIP

Or, Argent, Acier, Nickel

depuis 33 francs

PRÉCISION GARANTIE par l'OBSERVATOIRE de la FABRIQUE

Dépositaires dans toute la France.
Exiger le Bulletin de Réglage et la Marque "LIP" sur le cadran



SIROP DELABARRE
 (31.50) SANS NARCOTIQUE (LE FLACON)



INSTRUCTIONS
 SIROP DELABARRE
 Pour les Enfants
 Souffrants des Fèvres
 Par S. DELABARRE

Pour éviter les Contrefaçons
 N'accepter que les Flacons portant :
 1° Les mots **Sirop Delabarre** sur le **Fond noir** de la **Brochure jaune** entourant l'étui (conformément au spécimen ci-dessus);
 2° Le **Timbre officiel** sur l'**Étui** du **Flacon**.

FUMOUZE-ALBESPEYRES, 75, Faub. Saint-Denis, PARIS



La "PHOSPHATINE FALIERES" est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.

Paris, 6, Avenue Victoria.

GRUBER & C^{IE} BRASSERIES à STRASBOURG et MELUN
 Maison à PARIS, 82-84, boul. Voltaire
 Bière en Fûts, Boul., 1/2 Boul. Livraison à domicile.

ACETYLENE DERROY Filles Aline, 75, J. du Théâtre, Paris

GOUTTEUX, RHUMATISANTS. PISTOIA PLANCHE
 Docteur en Médecine, 3115, Franco.
 PIANCHE, Boul. Madeleine, 1, Marseille

ETABLISSEMENT de SAINT-GALMIER (Loire)
SOURCE BADOIT

La plus légère à l'estomac. — Déclarée d'intérêt public.

MALADIES de POITRINE
 GUÉRISON prompte et certaine par les
 Sirops d'Hypophosphite de Soude ou de Chaux
 du D^r CHURCHILL
 Nombres attestations médicales
 Paris : 4 fr. LE FLACON, franco.
 Pharmacie SWANN, 12, Rue Castiglione, PARIS

POINTS NOIRS DU VISAGE
 L'EAU PASTOR, Efficace et Inoffensive, fait disparaître les Points noirs du Visage occasionnés par le Demodex, parasite contagieux qui rend la peau du visage tachetée, piquée et rougie.
 1/2 Flac. 3 fr. Flac. 5 fr. Notice explicative 1 fr. en plus pour l'envoi. Pharmacie de la Tour, 66, Rue de la Pompe, Paris

P. SORMANI
 10, Rue Charlot, 10
 PARIS
 Grand Prix, Paris 1889
 TROUSSES et SACS de VOYAGE — ORFÈVRE de TOILETTE
 CATALOGUE ILLUSTRÉ FRANCO

Le PURGATIF des FAMILLES
HUNYADI JÁNOS
 LA MEILLEURE des EAUX PURGATIVES
 NATURELLES
 APPROUVÉE PAR L'ACADEMIE DE MEDECINE
 Réputation Universelle



GOMENOL Remède Souverain
 CONTRE :
 RHUMATISMES, TOUX, CATARRHES des BRONCHES
 du REIN, de la VESSIE, PLAIES, BRULURES, ABCÈS etc.,
 CHEZ TOUTS LES PHARMACIENS et DRUGUISTES — Vente en Gros : 48, Rue des Petites-Écuries, PARIS.



MANUFACTURE ROYALE DE PORCELAINES DE SAXE
 DÉPÔT A LA PAIX 34, AVENUE DE L'OPÉRA

Il est prouvé par A + B que Chute des Cheveux, Décoloration, Croûtes, Pellicules, Pelade, Démangeaisons, Maladies invétérées du cuir cheveu réputées incurables, disparaissent comme par enchantement sous l'influence de la merveilleuse **Pommade Philocôme veloutée** que son inventeur M. GRANDCLEMENT, Pharmacien à Orgelet (Jura), expédie franco contre 2 francs mandat; ou 2 fr. 10 en timbres; 2 fr. 50 à l'étranger. — 20,000 attestations.

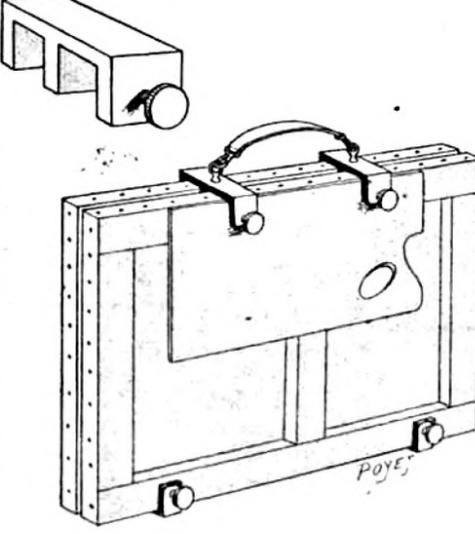
CHOCOLAT



SUCHARD
 LE GOUTER, C'EST L'ADOPTER
 ENTREPOT GÉNÉRAL
 Paris, 41, rue des Francs-Bourgeois

NOUVELLES INVENTIONS
 Tous les articles publiés sous cette rubrique sont entièrement gratuits.

MATÉRIEL D'ARTISTE SIMPLIFIÉ
 L'année 1899 s'annonce comme devant être exceptionnellement belle; il y a longtemps que



L'appareil plié. — Détail du taquet.

la température n'avait été aussi douce et, bien avant le 20 mars, les marronniers vont bourgeonner.

C'est une joie véritable pour tous ceux qui aiment la nature et déjà les peintres-paysagistes apprennent leur palette et se disposent à reprendre avec ardeur leurs travaux interrompus par la mauvaise saison.

Une invention qu'ils accueilleront assurément avec enthousiasme est celle du taquet-isoleur et porte-toiles Bourguin, destiné à remplacer les punaises à deux pointes qui percent les toiles, s'aplatissent et sont bientôt hors d'usage.

L'inventeur, professeur de dessin au lycée de Roanne, a, comme tout autre artiste, subi ces inconvénients et c'est pourquoi il a cherché à y remédier.

Son taquet, en bois et cuivre, à vis de pression et tenon isolant la surface des toiles, ne cause aucun dommage à la peinture; il se fixe instantanément et est inusable.

On peut y accrocher une courroie ou poignée pour le transport des toiles et y suspendre au besoin la palette. On supprime ainsi la boîte de couleurs de campagne, toujours encombrante et lourde, car brosses, tubes et flacons peuvent être facilement emportés dans une sacoche, ou même dans la poche.

L'appareil de M. Bourguin constitue par conséquent un porte-panneaux absolument pratique, s'adaptant à toutes les toiles, quelle que soit leur grandeur.

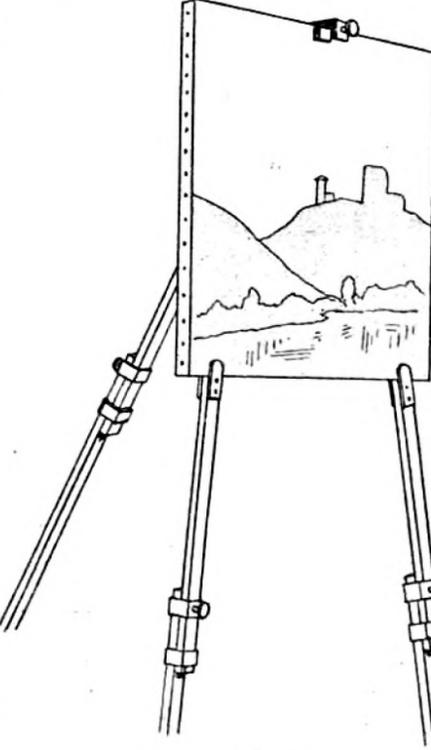
Ce nouveau taquet sert de plus d'armature solide à des supports mobiles, à coulisse, s'inclinant à volonté, grâce à une charnière maintenue repliée dans le montant postérieur, à l'aide d'un petit arrêt.

L'artiste peut ainsi disposer d'un véritable chevalet, dont le montage est très rapide et la rigidité absolue.

Toutefois, pour les toiles de plus de 4 mètres, il est préférable de fixer deux taquets des deux côtés du châssis et d'y assujettir un quatrième montant.

L'appareil contenant quatre taquets et trois montants à coulisse, avec vis de cuivre, coûte 10 francs. On peut se le procurer chez l'inven-

- MAISONS RECOMMANDÉES**
- AMEUBLEMENT D'ART. ROSSI
 - BAPTEMES
 - BAZAR D'ELECTRICITÉ
 - BILLARDS BATAILLE AMÉRICAINES CIGAL
 - BILLARDS BLANCOUET AMÉRICAINES - PARIS
 - BRULAND FAUTEUILS MALADES
 - CHATEL-GUYON
 - COMPTOIR PHOTOGRAPHIQUE TURGOT
 - DEUIL AST-ROCH, 107, r. St-Honoré; Deuil complet et soigné en 12 h. Prix modérés.
 - FRAENKEL 28, Rue du Quatre-Septembre; Costumes Cyclistes 50, Avenue de la Grande-Armée
 - IRIS DE FLORENCE VÉRITABLE, 24, rue des Lombards. Transféré : 29, rue Saint-Denis
 - L. P. CORSETS A LA COUROUË. L. P.
 - OFFICE CENTRAL de PHOTOGRAPHIE
 - PHOTO-OPERA
 - STORES Spécialité de Stores et toiles. MESNARD, 154, bd St-Germain
 - THÈS C^{ie} ANGLAISE, place Vendôme, 23. Maison fondée en 1823. Demander le Catalogue.
 - VARICES Les meilleurs bas élastiques se trouvent Maison DRAPIER et FILS, 41, rue de Rivoli - Catalogue franco. - Téléphone.
 - A LA VILLE DE BOMBAY FOURNITURES et CONFECTIONS
 - VEILLEUSES FRANÇAISES, JEUNET, inventeur. Fabrique à la Gare. EN VENTE PARTOUT



L'appareil dressé.

leur M. Bourguin, 79, rue Nationale, à Roanne (Loire).

Pour toutes communications concernant les nouvelles inventions, écrire au service des Nouvelles Inventions, à l'Illustration, 13, rue Saint-Georges, Paris.

VALS SOURCE PRÉCIEUSE Foie, Diabète, Calculs Goutte, Gastralgie, Bile
 Très agréable au goût. Limpide. D'une digestibilité parfaite. — A boire pure.